



Le plaisir ? Une question politique !

ACTES DU COLLOQUE DES 19 ET 20 DECEMBRE 2006



FLCPF – CEDIF, décembre 2006

Le plaisir ? Une question politique !

ACTES DU COLLOQUE DES 19 ET 20 DECEMBRE 2006

UNE REALISATION DU CEDIF,
CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'INFORMATION DE LA FEDERATION LAÏQUE DE CENTRES DE PLANNING FAMILIAL
DECEMBRE 2006

FLCPF – CEDIF
34 rue de la Tulipe – 1050 Bruxelles
Tél. 02/502.68.00 – Fax 02/503.30.93 – cedif@planningfamilial.net

TABLE DES MATIERES

Introduction

Jean-Jacques AMY, président de la F.L.C.P.F. 3

Regards féministes sur notre vie affective et sexuelle

Marie-Thérèse COENEN, présidente de l'Université des Femmes 7

Plaisir et droits des femmes dans la société occidentale actuelle

Nadia GEERTS, professeur de morale et présidente du Cercle républicain 22

Religions : bonnes pour le désir, mauvaises pour le plaisir ?

Regards croisés de

* *Maïté MASKENS*, chercheuse au Centre Interdisciplinaire d'Etudes
des Religions et de la Laïcité de l'ULB 26

* *Colette DE TROY*, représentante du Lobby Européen des Femmes 33

* *Pascal DE SUTTER*, professeur de sexologie à la Faculté de Psychologie
de l'UCL 36

Vierge ou salope : du modèle actif au modèle subi

Chris PAULIS, docteur en anthropologie de la communication et anthropologue
de la sexualité de l'ULG 40

Conclusion

Carole GRANDJEAN, directrice de la F.L.C.P.F. 46

Les écrits n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

LE PLAISIR ? UNE QUESTION POLITIQUE !

INTRODUCTION

Jean-Jacques AMY, président de la FLCPF *

Pour vous souhaiter la bienvenue à ce colloque qui va traiter d'un droit essentiel -celui au plaisir et à la sexualité- j'ai choisi un petit nombre de textes en guise de mise en bouche. Commençons par celui, célèbre entre tous, qu'est *Le Cantique des cantiques*¹ de Salomon.

*Tu me ravis le cœur, ma sœur, ma fiancée,
Tu me ravis le cœur par l'un de tes regards,
Par l'un des colliers de ton cou.
Que de charmes dans ton amour, ma sœur, ma fiancée !
Comme ton amour vaut mieux que le vin,
Et combien tes parfums sont plus suaves que tous les aromates !
Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée;
Il y a sous ta langue du miel et du lait,
Et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.
Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée.
Tes jets forment un jardin, où sont des grenadiers,
Avec les fruits les plus excellents,
Les troènes avec le nard;
Le nard et le safran, le roseau aromatique et le cinnamome,
Avec tous les arbres qui donnent l'encens;
La myrrhe et l'aloès,
Avec tous les principaux aromates;
Une fontaine des jardins,
Une source d'eaux vives,
Des ruisseaux du Liban.
Lève-toi, aiglon! Viens, autan !
Soufflez sur mon jardin, et que les parfums s'en exhalent !*

*- Que mon bien-aimé entre dans son jardin,
Et qu'il mange de ses fruits excellents !*

*J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma fiancée;
Je cueille ma myrrhe avec mes aromates,
Je mange mon rayon de miel avec mon miel,
Je bois mon vin avec mon lait...*

¹ Le *Cantique des cantiques*, dit aussi Cantique de Salomon, est un livre de l'Ancien Testament composé d'une suite de poèmes que s'échangent deux êtres qui s'aiment.

Nous faisons un grand saut dans le temps, avec un fragment d'un poème de Joachim du Bellay², *Autre bayser*.

*Quand ton col de couleur rose
Se donne à mon embrassement
Et ton œil languist doucement
D'une paupière à demy close,*

*Mon âme se fond du désir
Dont elle est ardemment pleine
Et ne peult souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.*

*Puis, quand j'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis
Que la fleur recueillir je puis
De ton haleine Ambrosienne,*

*Quand le soupir de ces odeurs
Où noz deux langues qui se jouënt
Moitement folastrement et nouënt,
Evente mes douces ardeurs,*

*Il me semble estre assis à table
Avec les dieux, tant je suis heureux,
Et boire à longs traicts savoureux
Leur doulx breuvage delectable.*

Même au 16^e siècle, le plaisir était une notion importante et nous avons, heureusement, les poètes de la Pléiade pour nous le rappeler. Nous sautons encore deux siècles dans le temps et nous passons maintenant en 1771, à Rome, où Casanova³, le grand séducteur, écrivait :

« *Quand nous en fîmes au jeu des huîtres d'une bouche à l'autre, je chicanai Armelline sur ce qu'avant que je prisse mon huître dans sa bouche, elle en avalait l'eau. Je convins qu'il était difficile de faire autrement, mais je m'offris à leur montrer comment il fallait arrêter l'eau, en lui faisant un rempart avec la langue. Cela me fournit l'occasion du jeu des langues que je n'expliquerai pas, parce que tous les vrais amants le connaissent, et Armelline s'y prêta avec tant de complaisance, et si longtemps, qu'il me fut aisé de deviner qu'elle y prenait autant de plaisir que moi, quoiqu'elle convînt que le jeu était des plus innocents.*

Ce fut par hasard qu'une belle huître que je mettais dans la bouche d'Emilie glissa de la coquille et tomba dans sa gorge. Elle voulait l'enlever avec ses doigts, mais je la réclamai de droit, et elle dut céder et me permettre de la recueillir avec les lèvres, du fond où elle était arrêtée... ».

² **Joachim du BELLAY**, poète français du XVI^e siècle, fut à l'origine du groupe de poètes de la Pléiade avec Pierre de Ronsard. Le poème *Autre bayser* est extrait de l'ouvrage *Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques* in *Poésies et dessins – De Charles d'Orléans à Apollinaire, de Fouquet à Picasso*, 3^{ième} éd., Lausanne, Mermod, 1944, pp. 44-45.

³ **CASANOVA**, écrivain italien (mais aussi officier, diplomate, escroc, etc.) du XVIII^e siècle, reste connu, encore aujourd'hui, dans la mémoire populaire pour ses capacités de séduction. Extrait des *Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt*, tome XII, Paris, La Sirène, 1935, p. 59.

Transportons-nous à présent à la fin du 19^e siècle avec Pierre Louÿs⁴ et un poème du recueil *Astarté*, portant comme titre évocateur: *La femme aux paons*

*Des paons légers suivent une femme
Sur le bleu d'un rêve.
Une blancheur, un épithalame
De plumes s'élève.*

*Les paons sont blancs, les plumes sont blanches :
Elle est rouge et nue.
Les paons câlins sous les branches bleues,
Fugitive et frêle.*

*C'est un soupir, c'est une caresse
Leur démarche ailée.
Ils ont aimé cette chasseresse
Dans l'ombre étoilée.*

*Ils ont moulé leur col à son ventre
A son dos leurs plumes
Et longuement se glissent vers l'ancre
Comme un vol de brume,*

*Vers l'ancre bleu des fleurs nuptiales,
Des fleurs fraternelles,
Où s'abandonnent les cheveux pâles
Mêlés dans les ailes.*

Prenons maintenant une prose plus énergique d'Henry Miller⁵ extraite du livre *Tropique du Capricorne*.

« Le mieux que tu aies à faire, Henry, c'est de te payer un chocolat glacé et quand tu seras assis devant la fontaine à soda, d'écarquiller les yeux et de ne plus penser à la destinée de l'homme, parce qu'on ne sait jamais, tu pourrais trouver l'occasion de baiser un bon coup et baiser un bon coup, ça vous nettoie les couilles et ça laisse un bon goût dans la bouche, tandis que toutes ces histoires n'amènent que dyspepsie, pellicules, halitose et encéphalite ».

⁴ **Pierre LOUÏS**, écrivain français bien que né à Gand en 1870, connu non seulement pour ses poèmes sensuels et érotiques, mais également pour ses romans dont certains ont été adaptés au cinéma, comme *La femme et le pantin* (Réalisé par Julien Duvivier en 1959 avec Brigitte Bardot). In Pierre Louÿs, *Poésies*, Paris, Editions G. Crès et Cie, 1927, pp. 40-41.

⁵ **Henry MILLER**, romancier américain né en 1891. Auteur de nombreux ouvrages dont les plus connus sont *Tropique du Cancer*, *Tropique du Capricorne*, *Sexus*, *Plexus*. Plusieurs recueils de ses correspondances ont également été publiés, notamment avec Lawrence Durrell, Blaise Cendrars ou encore Anaïs Nin. In Henry Miller, *Tropique du Capricorne*, 2^{ième} éd., Paris, Editions du Chêne, 1946, p. 151.

Pour terminer, retournons dans le temps et évoquons cette mise en garde du docte François Rabelais⁶. Ceci est un avertissement pour ceux qui se seraient trompés d'auditoire !

*Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux matagotz, marmiteux, borsouflez,
Torcoulx, badaux, plus que n'estoient les Gotz,
Ny Ostrogotz, precurseurs des magotz ;
Haires, cagotz, caffars empantouflez,
Gueux mitouflez, frapars escorniflez,
Befflez, enflez, fagoteurs de tabus ,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.*

* Jean-Jacques Amy. Né en 1940 à Anvers. Docteur en médecine, chirurgie et accouchements (ULB, 1965). Médecine tropicale (Anvers, 1966). Spécialisation en gynécologie et obstétrique aux Etats-Unis (Medical College of Virginia, Richmond et Mount Sinai Hospital, New York, 1966-71). Chargé de cours, Université Makerere, Kampala, Ouganda (1971-73). Chef de travaux, Academisch Ziekenhuis, Gand (1973-75). Adjoint, Hôpital Universitaire St. Pierre, Bruxelles (1975-77). Chef de service à l'Academisch Ziekenhuis-VUB et Professeur de gynécologie et d'obstétrique à la Vrije Universiteit Brussel jusqu'en 2005. Co-président de la FLCPP (depuis mars 2006). Rédacteur en chef de l'European Journal of Contraception and Reproductive Health Care (depuis mai 2006).

⁶ **François RABELAIS**, médecin et écrivain français de la Renaissance, particulièrement connu pour les œuvres relatant les aventures de Gargantua et Pantagruel. Extrait de *Gargantua, Inscription mise sus la grande porte de Thélème*. La devise des membres de cette communauté était « Fay ce que voudras ». In *Les plus belles poésies françaises*, 3^{ième} éd., Neuchâtel – Paris, Delachaux & Nestlé, 1947, p. 7.

REGARDS FÉMINISTES SUR NOTRE VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE

Marie-Thérèse COENEN, présidente de l'Université des femmes *

« *Le plaisir, une question politique ?* », le titre de cette Université d'hiver évoque l'intrusion du politique dans ce qu'il y a finalement de plus privé, le corps, son corps, le plaisir et la relation que nous pouvons avoir avec l'autre.

Dans un ouvrage que j'ai eu le plaisir de coordonner, *Corps de femmes. Sexualité et contrôle social*⁷, nous voulions montrer comment le corps de la femme a été, dans nos sociétés modernes, instrumentalisé par le politique voire mis au service du politique. « *Le corps des femmes est le lieu où s'élabore la reproduction* », écrivait Yvonne Knibiehler dans la préface, « *c'est à ce titre d'abord qu'il a éveillé très tôt l'intérêt de la médecine qui n'est pas seulement l'art de soigner mais aussi l'art de se connaître et surtout de comprendre* ». *Tuta mulier in utero*. Cette formule a fait autorité jusqu'à la Première Guerre mondiale. La sexualité féminine est perçue comme mystérieuse, puissante, habitée par le diable et donc à canaliser, surveiller et réprimer.⁸

Dans l'histoire de nos sociétés modernes, le Code civil de 1804, mérite une place de choix parce qu'il marque un tournant décisif dans l'évolution du droit et parce qu'il a exercé une influence considérable sur les Etats européens, au-delà du régime politique qui l'a vu naître. Dans les articles 371 et suivants, il refonde la puissance paternelle. Au nom de l'unicité de la famille et la faiblesse naturelle de la femme, il restaure une puissance maritale absolue et entérine l'incapacité de la femme mariée, qui est considérée comme une disposition d'ordre public. Il réduit ainsi les femmes, et les mères en particulier, à l'état de mineure et les prive de la plupart des droits civils.⁹ Le code pénal de 1810 interdit l'avortement et poursuit ses auteur-e-s

Le destin de la femme est le mariage. Hors de celui-ci, pas de salut sauf à entrer en religion. Et avec le mariage, suivent le devoir conjugal et la maternité. L'article 212 du Code civil prescrit que les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. L'article 213 précise que la femme doit obéissance à son mari qui lui doit protection et qu'elle doit le suivre. En retour, il doit la recevoir dans le domicile qu'il a choisi, en lui fournissant ce qui est nécessaire aux besoins de la vie selon ses facultés et son état (article 214). Sans vouloir remonter aux sociétés coutumières, nous constatons que toutes se sont données des règles précises et édictées des normes, des tabous en matière de relations sexuelles. Le Code civil y participe. Il précise que tout enfant né dans le mariage est présumé l'enfant du mari de la mère. L'inceste est interdit. L'adultère est pénalement répréhensible mais les circonstances sont aggravantes et la peine plus lourde quand il s'agit de l'épouse. La question de la virginité de la jeune femme, de la défloration au mariage devient une norme et une pratique. Cela suppose une éducation morale et une surveillance incessante des jeunes femmes. La même sévérité n'est pas de mise dans le chef de l'éducation des jeunes hommes voire même il est de bon ton qu'ils fassent leurs premières expériences sexuelles, via la prostitution ou tout autre personne de leur environnement immédiat (le personnel domestique féminin).

⁷ COENEN Marie-Thérèse (sous la direction de), *Corps de femmes. Sexualité et contrôle social*, Bruxelles, De Boeck-Université, 2002, (Collection POL-HIS).

⁸ KNIBIEHLER Yvonne, Préface, in *Corps de femmes*, p.5.

⁹ ROBAYE René, *Une histoire du droit civil*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, 2000.

Dans le monde populaire, paysan et ouvrier, il est pourtant courant que les jeunes gens connaissent des relations sexuelles avant le mariage. La jeune fille qui se donne à son promis, accélère les procédures du mariage si une naissance s'annonce. « Elle est obligée de se marier ». C'est la vie et c'est plutôt bon signe. Là où la jeune fille pêche, c'est quand elle se « donne » ou est prise par un homme, qui ne peut ou ne veut l'épouser. L'enfant à venir est alors un bâtard. Suivent alors toutes les conséquences négatives pour l'enfant et pour la mère. Ce sera la triste réalité pour bon nombre de femmes subordonnées, les ouvrières, les servantes, les journalières, pour qui le lien salarial ne donne pas le droit de non.

Pour celles qui enfantent hors du mariage, c'est une double peine qui s'applique. Elles doivent assumer seules, le fruit de leur acte. L'enfant « naturel » n'a légalement pas de « père ». L'article 340 du Code civil interdit toute recherche de paternité. Ce sera un combat des féministes de la fin du dix-neuvième siècle d'en obtenir l'abrogation. Plus que d'une équité sexuelle, elle est réclamée comme mesure morale et sociale. Elles condamnent les mesures qui pénalisent davantage la femme et exempt l'homme de ses responsabilités. Elles optent pour une sexualité basée sur une même morale pour les deux sexes, calquée sur celle imposée à la femme. Loin de demander plus d'autonomie ou de liberté, elles exigent au contraire un comportement plus strict de l'homme. « *Lorsque nos jeunes gommeux sauront qu'en séduisant des jeunes filles, ils s'exposent à devenir pères de famille tel que l'entend le droit naturel et non le Code civil, c'est-à-dire des êtres responsables de leurs actes et prêts à en porter la peine, ils mettront une sourdine à leurs appétits de plaisir* »¹⁰ écrit Marie Parent dans le journal de La Ligue en 1902. La loi de 1908 lève partiellement cette interdiction de recherche de paternité, dans certains cas et dans des conditions précises. Il est clair que la sexualité féminine a servi de toile de fond aux discussions. « *L'acte sexuel considéré par les hommes comme une performance ou un jeu ou un apprentissage indispensable, reste pour la femme, un acte sous haute surveillance qu'il convient de contenir et de contrôler par la crainte d'une éventuelle punition. Le problème des réparations tout comme les promesses de mariages non tenues reste préoccupant. La sexualité des femmes fait peur et continue à alimenter les phantasmes de chantage, de non-vérité, d'abus...* ».¹¹ Le corps masculin se protège, très efficacement.

En se mobilisant pour cette cause, les féministes abordent deux champs qui seront développés plus tard : la maternité est une fonction sociale que l'Etat doit protéger. De la sphère privée où elle était confinée, la maternité devient publique. Mais le revers de la médaille, écrit Eliane Gubin, « *c'est l'arrivée de la femme dans la scène publique à travers la maternité et génère un féminisme maternaliste* » dont il sera difficile d'émerger.

Avec les figures de Nelly Van Kol en Hollande et d'Emilie Claeys¹² en Belgique, Hedwige Peemans-Poullet analyse ce courant adepte de malthusianisme et de la théorie de la limitation des naissances. Emilie Claeys, ouvrière féministe, avant-gardiste sur bien des domaines, ne voit pas la libération sexuelle comme un facteur d'émancipation. Pour elle, la vie sexuelle ne doit pas se séparer de l'acte de reproduction. Elle opterait plutôt pour la continence et espérait à terme, qu'une société évoluée en arriverait à minimiser l'impact de la sexualité dans la vie des êtres humains.

¹⁰ GUBIN Eliane, *La recherche de la paternité. La loi d'avril 1908 : victoire ou défaite féministe ?* in *Corps de femmes*, p. 104. Citation de La Ligue belge du droit des femmes, 1902, p.135.

¹¹ GUBIN Eliane, *Op cit.*, pp. 98- 113.

¹² PEEMANS-POULLET Hedwige, *Féminisme et contrôle des naissances* in *Corps de femmes*, pp. 131-157.

Les articles paraissent dans le journal *De vrouw* et suscitent questions et réactions des lecteurs et lectrices auxquels elle répond. Elle y aborde l'articulation entre sentiment et sexualité et demande de ne pas culpabiliser les mères célibataires, situation qu'elle vit elle-même.¹³

Néanmoins, ces situations inégalitaires entre l'homme et la femme, ont poussé les féministes à s'exprimer publiquement sur la sexualité, sur les relations adultérines, sur l'inceste, autant de sujets tabous. Ainsi ces femmes ont amorcé une première réflexion sur leur corps et sur sa libre disposition, sur le sentiment, sur le plaisir. Mais elles ne s'avancent pas vers une libération à proprement parler de la sexualité de la femme. Le pas à franchir est encore trop grand.

Parallèlement, un courant nataliste tente d'enrayer ce qu'il considère comme un fléau, la dénatalité. Mais il semble que l'Etat et son alliée, l'Eglise catholique, ont bien du mal à canaliser cette tendance qu'ont les couples, à limiter les naissances. Karen Celis dans ses recherches sur l'avortement constate une baisse importante des naissances. Sans doute, les méthodes contraceptives existent et sont d'application comme le coït interrompu ou l'abstinence périodique.¹⁴ Les autres moyens de contraception comme le préservatif, pas très pratique à utiliser à l'époque, sont plutôt réservés à la prostitution ou à la protection des maladies vénériennes. Pour expliquer cette baisse de la fécondité, elle avance que l'avortement fait partie de la panoplie des ressources mobilisées par les femmes. Le dépouillement de la presse quotidienne, lui permet d'exhumer des petites annonces pour « pilules de dames », ou, à partir des années 1880, des annonces de sages-femmes ou accoucheuses pour le « retard des époques » avec les commentaires suivants : « *résultat surprenant, système certain et sans danger...* ». Ces annonces paraissaient dans les journaux libéraux et socialistes de la capitale comme *L'Etoile belge*, *Le Soir*, *Le Peuple*. L'avortement est interdit. Les juges, jusque dans les années vingt et trente, ne poursuivent que mollement les fautifs, et uniquement en cas de plaintes. Marie-Sylvie Dupont-Bouchat signale que de nombreux dossiers ne font l'objet d'aucune instruction et sont classés sans suite.¹⁵ Très peu de cas arriveront jusqu'au procès.

Après la Première Guerre mondiale, l'Etat se lance dans une campagne de mobilisation nataliste. Pour ce dernier, la baisse de la natalité, est une catastrophe nationale. Ce sont les femmes, ces égoïstes, qui en sont les grandes responsables. Des lois sont votées. Celle du 7 août 1922 sur le contrat d'emploi protège la maternité de l'employée en garantissant désormais un mois de salaire pendant le congé post-natal. La résultante immédiate sera la fin du contrat de travail, sans préavis, pour l'employée qui se marie. Cette clause restrictive inscrite dans les contrats d'emploi restera en vigueur jusque dans les années septante. C'est une bonne affaire pour l'employeur et pour l'employé concurrent ! C'est surtout une stratégie payante pour l'Etat. D'un côté, il vise la protection de la maternité et de l'autre, le renvoi de la femme mariée au foyer. L'économie est conséquente puisqu'il n'est plus nécessaire de se préoccuper des infrastructures d'accueil pour les tout-petits.¹⁶

¹³ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op cit., pp. 131-157.

¹⁴ CELIS Karen, *Avortement les femmes décident ! Les femmes bruxelloises et l'avortement (1880-1940)* in *Les cahiers de la Fonderie*, n°22, juin 1997, pp. 12-15.

¹⁵ DUPONT-BOUCHAT Marie-Sylvie, *Le corps violenté* in *Corps de femmes*, pp. 65-96.

¹⁶ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op cit., p.118.

Les familles nombreuses sont mises à l'honneur. Les allocations familiales, qui sont à l'origine une politique salariale, sont généralisées par la loi du 4 août 1930, pour les salariés et en 1937 pour les indépendants. Elles favorisent nettement les familles d'au moins 4 enfants, fustigeant celles qui ne veulent qu'un ou deux enfants. Or, cela devient la norme familiale. Des institutions se développent au service de cette politique nataliste. L'Office Nationale de l'Enfance dicte à la mère, sa mission, sa responsabilité, l'informe et la charge de mille responsabilités, pour réussir l'éducation et le développement de l'enfant. Les débats politiques dans cet entre-deux-guerres, portent aussi sur l'avantage fiscal à octroyer au ménage dont la mère reste au foyer, sur la taxation particulière du revenu de l'épouse travailleuse ou sur l'octroi d'une allocation de la mère au foyer.

Parallèlement, de nouvelles pratiques se généralisent avec la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement. Les femmes accouchent de plus en plus dans les cliniques et les centres hospitaliers, devant des médecins, principalement masculins, faisant fi de la pudeur et de la retenue qui leur avait été si péniblement inculquée. Les maris acceptent cette nouveauté. Les sages-femmes, dépossédées et exclues de ces lieux, voient leur part de marché et leurs revenus se réduire et se replient vers d'autres tâches, nettement plus dangereuses pour elles.

Après les mesures de soutien à la maternité, vient le temps des mesures de coercition. La loi du 20 juin 1923 modifie les articles 383 et 384 du code pénal qui, à l'instar de la loi française de 1920, réprime la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. C'est une première mesure. Désormais sont interdites la libre exposition, la distribution de moyens anticonceptionnels ainsi que le libre commerce et la publicité de tout procédé abortif. L'Etat renvoie donc au bouche à oreille, à la clandestinité et au réseau, la transmission des informations concernant les moyens contraceptifs et les possibilités d'avortement. C'est sans doute là une des causes de la rupture que nous observons, dans la transmission d'un savoir féminin autour de la maîtrise de la fécondité, entre les générations de femmes, entre le dix-neuvième siècle et le vingtième siècle.

Pendant tout l'entre-deux-guerres, la politique nataliste exerce une pression continue sur le corps des femmes et valorise le statut de la maternité. Mais les femmes résistent. Jamais le niveau de natalité ne retrouvera son niveau d'antan. L'interruption de grossesse restera un moyen pour arrêter une fécondation non désirée. Karen Celis constate que Bruxelles se tailla même une réputation d'anonymat et de qualité de service avec des « avortariums » qui se développèrent pendant ces années d'occultation.¹⁷

Mais la menace pèse, - la dénonciation et la répression ne sont jamais très loin- la lutte contre l'avortement s'intensifie au mépris des femmes et surtout des « sages-femmes ». Marie-Sylvie Dupont-Bouchat cite un extrait du discours du procureur général, le vicomte Terlinden, comme reflet d'une opinion qui régnait, en tout cas audible par ses contemporains. Il ira jusqu'à dire sans sourciller le moins du monde : « le jour où il sera avéré que l'avortement est devenu une opération dangereuse et qu'on risque d'y laisser sa peau, le nombre d'avortement diminuera dans des proportions considérables. C'est parce que les femmes savent qu'actuellement somme toute, on en réchappe presque toujours et en tout cas, si cela tournait mal, que le médecin attaché à l'établissement interviendra, qu'elles s'y risquent.

¹⁷ CELIS Karen, *Abortus in Belgie 1880-1940*, La Fonderie, p. 15.

Le jour qu'elles sauront que le péril est grand, elles ne l'affronteront plus et il est même probable que bien des maisons renonceront à leur infâme métier, devenu trop dangereux ». ¹⁸

Les organisations de femmes ont des difficultés à se démarquer par rapport aux trois familles politiques traditionnelles. Seule l'association féministe, le Groupement belge de la porte ouverte prend quelque distance et plaide pour une maternité consciente.¹⁹ La maternité consentie est, pour la doctoresse Estelle Godstein (1934-1935) un pas essentiel pour parler d'égalité entre les hommes et les femmes. Elle fait référence à la double morale et à la perception différenciée des uns et des autres : « *L'idée de stérilisation des malfaiteurs ou des anormaux fait se cabrer bien des hommes. Ils frémissent à l'idée que certains d'entre eux ne seraient plus laissés maîtres de leurs facultés génésiques. Mais ces mêmes hommes, en général, n'admettent pas que la femme puisse être maître des siennes.* » Elle revendique la vente libre des moyens contraceptifs, l'éducation sexuelle, des cliniques de sexologie, l'avortement légal dans certains cas.²⁰

Dans ce concert de louange à la mère au foyer, au sein du mouvement des Femmes Prévoyantes Socialistes, une voix s'élève pour revendiquer la maternité libre, celle d'Alice Heyman : « *Je pense qu'on doit être libre de devenir mère ou non et que de ce fait, une femme doit juger elle-même si elle s'assurera contre ce risque* ». Elle ajoute qu'un homme qui estime pouvoir prendre une femme pour s'occuper de son foyer, doit pouvoir lui payer une assurance maternelle.²¹ Peu après l'adoption de la loi de 1923, les FPS se penchent sur cette question de la maternité consciente. Elles se montrent fort préoccupées par les conséquences désastreuses des avortements. Elles ouvrent à Bruxelles, la première consultation conjugale qui met en garde contre les conséquences néfastes de l'avortement. Elles préconisent l'examen prénuptial, donnent des informations sur les maladies des femmes, des conseils sur la psychologie et l'hygiène du mariage. Quelques socialistes commencent à parler du partage des tâches familiales et ménagères. En concluant son analyse sur les politiques natalistes dans l'entre-deux-guerres, Hedwige Peemans-Poullet constate que « la réconciliation des femmes avec la vie sexuelle n'est pas encore à l'ordre du jour du moins dans les publications des organisations des femmes et des organisations féministes. Elle constate un décalage entre les auteures féminines et les femmes engagées dans la société et se pose la question : faut-il réellement attendre la pilule puis la révolution libertarienne de mai 68, avec ses nouveaux déboires pour les femmes pour connaître cette libération sexuelle ? » ²²

Mon corps m'appartient !

Toutes les analyses convergent et constatent que la pilule, c'est-à-dire les moyens contraceptifs hormonaux, a libéré la femme de l'angoisse d'être enceinte et lui a permis de chercher le plaisir dans ses rapports avec les hommes, d'autant plus que son partenaire renvoyait souvent à sa seule responsabilité, le fait d'être enceinte. Désormais, il n'y a plus cette épée de Damoclès en permanence sur sa tête et l'angoisse d'être fécondée s'estompe. La

¹⁸ DUPONT-BOUCHAT Marie-Sylvie, Op cit., p. 91. Citation d'un extrait du discours du procureur général vicomte Terlinden, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour de cassation de Belgique, le 1^{er} octobre 1924.

¹⁹ GUBIN Eliane et PIETTE Valérie, *La politique nataliste de l'entre-deux-guerres* in *Corps de femmes*, p. 128.

²⁰ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op cit., p. 152.

²¹ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op cit., p. 147.

²² PEEMANS-POULLET Hedwige, Op cit., p. 156.

maîtrise de la procréation change de camp. Désormais la décision est entre les mains de la femme qui gère ainsi sa fécondité et son désir d'enfant, une véritable révolution en soi !

La libéralisation de la sexualité ou plutôt les libérations sexuelles qui ont conduit à une sexualité sans procréation, sans âge et sans normes, serait-elle, pour reprendre les propos d'Edgar Morin, la « seule bonne nouvelle des temps modernes » ?²³

Le champ à couvrir est immense. En 1955, deux centres de planning familial et d'éducation sexuelle s'ouvrent en Flandre. En 1962, un groupe d'hommes et de femmes progressistes, s'inscrivant dans la mouvance laïque installe « La Famille heureuse » à Bruxelles, dans la commune de Saint-Josse-ten-Node. Les statuts sont rédigés avec soin pour respecter la loi de 1923. D'autres centres de planning familial et d'éducation sexuelle, suivront dans tout le pays. Ils seront bientôt soutenus politiquement et financièrement. L'Arrêté royal daté du 17 avril 1970 accorde l'agrément et l'octroi de subventions aux centres de planning familial par le Ministère de la Santé publique et de la Famille²⁴. Certains milieux catholiques s'ouvrent à la question de la parenté responsable et organisent des consultations de conseil conjugal pour informer les couples et les accompagner dans une pratique de la contraception. La Ligue des familles s'inscrit aussi dans ce mouvement.

L'usage de la pilule passe de 7 % en 1966 à 39 % en 1983. Les autres moyens contraceptifs efficaces (chimiques et mécaniques) et la stérilisation sont de plus en plus pratiqués. Le poids de la loi de 1923 interdisant toute publicité pour les moyens contraceptifs freine cette prise de conscience et maintient le public dans l'ignorance des méthodes contraceptives modernes. En 1965, le Centre de la population et de la famille rattaché au Ministère de la Famille, mène une enquête sur l'utilisation de la contraception en Belgique.²⁵ Elle fait apparaître que le recours à des pratiques contraceptives est presque universel (plus de 90 % des couples). Les non-utilisateurs sont essentiellement des couples jeunes, mariés depuis peu et n'ayant pas encore d'enfant ou des couples subfertiles. Mais la même enquête fait aussi apparaître l'importance persistante et parfois croissante de méthodes anciennes comme le coït interrompu (40%), la continence périodique. Les moyens chimiques ou traditionnels (pessaires, condoms, gelées) restent peu utilisés. Par contre, la contraception orale a largement progressé grâce à la publicité qui lui a été faite mais aussi probablement parce que cette méthode est beaucoup plus acceptable psychologiquement. L'influence du milieu social et du niveau d'instruction reste très marquée sur le choix d'un moyen contraceptif et sur la source d'information en la matière. Sur l'ensemble des couples, moins de 25 % recourent à un médecin pour pratiquer le contrôle des naissances. Comment s'étonner alors du nombre important de naissances non désirées ? écrit Monique Rifflet. Selon cette même enquête, la première grossesse serait non désirée dans 33 % des cas, la deuxième dans 50 % et la troisième dans 62 % des cas. « *Parce qu'une vague réprobation s'attachait encore à tout le domaine de la sexualité, parce que des craintes existaient devant les conséquences possibles d'une dissociation de la sexualité et de la reproduction, le public aussi bien que le corps médical n'arrivaient pas à aborder franchement et rationnellement le problème du contrôle des naissances.*

²³ Cité par **Françoise THEBAUD** in *Histoire des femmes*, sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1992, volume 5, *Le XXème siècle*, p. 376.

²⁴ Voir **KEYMOLEN Denise**, *Pas à Pas : Histoire de l'émancipation de la femme en Belgique*, Bruxelles, Cabinet du Secrétaire d'État à l'Emancipation sociale, 1991, pp. 91-93 et **MICHELSENS Magda**, *175 ans de femmes : Egalité et inégalités en Belgique 1830-2005*, Bruxelles, Conseil de l'égalité des chances entre hommes et femmes, 2006, pp. 121-130. Voir aussi la notice sur *Monique Knauer-Rifflet, le planning familial* in **VAN ROKEGHEM Suzanne**, **VERCHEVAL-VERVOORT Jeanne**, **AUBENAS Jacqueline**, *Des femmes dans l'histoire en Belgique depuis 1830*, Bruxelles, Luc Pire, 2006, pp. 197-198.

²⁵ C'était Marguerite De Riemacker-Legot (CVP-PSC) qui était de 1965 à 1969, Ministre de la Famille et du Logement.

Loin de solliciter en temps opportun un conseil médical éclairé en face des méthodes possibles du contrôle des naissances, les couples s'informaient à la sauvette et transmettaient de génération en génération la pratique du coït interrompu, de la méthode Ogino, et moins souvent l'usage du contraceptif masculin ou de la douche vaginale. Ces diverses méthodes d'une efficacité douteuse... entraînaient le plus souvent à la fois des conceptions involontaires et une vie sexuelle angoissante et médiocre. »²⁶

Cette objectivation des pratiques contraceptives, conjuguée avec la pression du mouvement féministe pour la libéralisation partielle de l'avortement (première journée des femmes, 11 novembre 1972) et une opinion publique choquée par l'arrestation du Docteur Willy Peers, le 13 janvier 1973, poussera le gouvernement à abroger, en 1973, la législation répressive et absurde datant 1923. « *Cela doit s'accompagner* » écrit Monique Rifflet « *d'une campagne d'information auprès de la jeunesse en vue d'une parenté responsable, l'école pourrait jouer un rôle moteur mais également les institutions comme l'ONE ainsi qu'une collaboration active des médecins par une politique de médecine préventive... Tout cela prendra du temps et risque de se heurter à des résistances conservatrices ou au contraire à une conception romantique et anarchisante de la liberté qui accompagne parfois, chez les jeunes, la révolution sexuelle actuelle* ». ²⁷ Tout va au contraire très vite. Avec, en arrière-fond, le mouvement étudiant de mai 68, la contestation de l'ordre, de l'autorité, du pouvoir, des filles en pantalon et des garçons aux cheveux longs s'embrassent dans les rues sans honte. Pour la première fois dans l'histoire de la mode, apparaît un modèle unisexe et la jeunesse avec sa façon de s'habiller, de s'aimer, de se parler, de vivre, influence peu à peu toute la société qui évolue vers la mixité. ²⁸

Mon histoire sans grande importance, me semble néanmoins révélatrice de cette époque et des contradictions qui la traversaient. Je retrouve dans ma propre situation beaucoup de faits soulevés par Yvonne Knibielher, quand elle pointe dans son ouvrage, *La sexualité et l'histoire*,²⁹ les évolutions rapides et radicales qui se sont passées en ces quelques années dans le comportement des jeunes femmes. Si sur les pavés résonnaient les cris de révolte contre l'ordre bourgeois, les féministes quant à elles, scandaient parallèlement : « *Révolutionnaires de tous les pays, qui lavent vos chaussettes* ». J'ai grandi avec cette image. Adolescente en 68, née dans un milieu catholique ouvrier pratiquant, fréquentant un enseignement libre catholique bourgeois, non mixte, où le code vestimentaire marquait la distinction sexuée du genre. Le port de la jupe bleu marine était obligatoire. Le pantalon fut toléré à partir de l'hiver 70-71, pendant les grands froids³⁰, avec une jupe, ensuite sans. En 1973, son port était autorisé sans restriction et toute l'école se retrouvait en jeans. L'éducation sexuelle était réduite à sa plus simple expression. La question de la sexualité elle-même était non dite ou simplement estimée connue. Des enseignantes, croyant bien faire, évoquaient nos savoirs supposés : vous, vous connaissez les moyens contraceptifs, la pilule, la méthode Ogino... Aucune d'entre nous ne savait et puisque nous étions sensées savoir, nous nous taisions dans toutes les langues. Voilà comment l'éducation sexuelle est entrée dans l'école, sur un malentendu.

Autre circonstance, autre expérience. C'était le temps de rassemblements comme « *Le temps des cerises* », des slogans qu'on adorait « *Faites l'amour pas la guerre* » sur un fond de guerre

²⁶ RIFFLET Monique, *Le planning familial en Belgique* in *Ceci (n') est (pas) mon corps*, Les CAHIERS du GRIF, n°3, juin 1974, pp. 80-82.

²⁷ RIFFLET Monique, Op cit., p. 82.

²⁸ MONTREYNAUD Florence, *La libération sexuelle* in *Aimer: un siècle de liens amoureux*, Editions du Chêne-Hachette-Livre, Paris, 1997, p. 290.

²⁹ KNIBIEHLER Yvonne, *La sexualité et l'histoire*, Paris, Odile Jacob, 2002, 265 p.

³⁰ Beaucoup d'élèves venaient en vélo à l'école ce qui explique sans doute cette entorse.

du Vietnam qui n'en finissait pas, des camps de vacances et des parcours européens en stop avec sac à dos, entre copains et copines...A dix-huit ans, j'ai sonné à la porte d'un gynécologue lui expliquant que je voulais partir avec mon sac et un copain. Il m'a regardée de haut (et donc pas examinée) en me disant : Vous voulez vous marier ? Il m'a renvoyé avec une vague prescription, inintelligible, la conscience sans doute tranquille et l'âme en paix. Heureusement, j'ai rencontré sur mes pas, la Free Clinic et toute son équipe. Alors que nous avions là un moyen à 100 % efficace pour maîtriser notre fécondité et vivre notre sexualité, je constate qu'il n'était pas aussi facile que cela d'y accéder. L'information n'était pas la plus disponible, les médecins restaient fortement imprégnés de moralisme ; la pilule, elle-même était non remboursée et donc chère pour le budget de l'étudiante que j'étais. Il y avait moyen de faire nettement mieux mais cela supposait une intégration des moyens contraceptifs dans la sécurité sociale, des programmes d'éducation adaptés et une réflexion sur la mixité dans l'éducation, qui mûrissaient pourtant parallèlement, à cette époque. Il y avait donc un décalage entre le possible et le réel. Le politique n'était pas à la hauteur de la liberté qui s'offrait à nous. Pour cette première génération, la libération sexuelle n'était certainement pas synonyme de débauches des corps mais plutôt de rencontres et d'expériences multiples. Notre éducation, la réserve, la pudeur, la prudence, la découverte de son propre corps exerçaient un filtre. Nous n'avions pas envie non plus de gâcher tout cela. Mais au-delà des plaisirs des sens, il y avait une libération plus forte que la simple relation sexuelle. Il s'agissait de lever des tabous, de supprimer les carcans, de croquer librement dans la vie : vie en communauté, vie en couple, refus d'entrer dans l'institution du mariage, les enfants, on verra plus tard, sauvegarder cette part de liberté qui s'offrait à nous. Après quelques années, beaucoup entreront dans les rangs, société patriarcale oblige. La naissance des enfants, la pression familiale ou tout simplement le fait de confirmer une vie en couple interviennent dans cette décision. Mais il faut aussi reconnaître que les avantages fiscaux, les droits dérivés, la transmission du patrimoine, les pensions légales ou extralégales...sont de forts incitants. On commence à calculer avec l'âge.

1972. *Le Petit livre rouge des femmes*

Avec le slogan « le privé est politique », les féministes des années 70 révolutionnent le champ politique et pas que celui-là d'ailleurs. Elles passent en permanence de l'un à l'autre. Le premier texte du mouvement néo-féministe que nous épinglerons est « *Le Petit livre rouge des femmes* ». ³¹ Dès la première page le ton est donné :

*« Ce n'est plus une évolution, mais une révolution qui est annoncée.
 Refusons, une famille, une société qui se maintient par des relations de domination, créons des relations libres !
 Je ne suis pas une marchandise, je ne suis pas une bonne à tout faire, je suis moi.
 Pour eux : une femme = un objet à baiser. Nous ne sommes pas des objets. Nous sommes des personnes et pouvons avoir d'autres rapports avec les hommes que les rapports sexuels.
 Il faut conquérir le droit à la camaraderie entre les sexes, droit de sortir sans être importunée.
 Aimer son corps, aimer les corps... Il n'y a pas qu'une façon d'aimer ».* ³²

Les mots s'enchaînent. Entre exemples et témoignages, la parole se libère, explique, explicite.

³¹ *Le Petit livre rouge des femmes*, Bruxelles, Editions Vie ouvrière, 1972, 46 p. Pour la genèse de cette expérience voir **DENIS Marie** et **VAN ROKEGHEM Suzanne**, *Le féminisme est dans la rue : Belgique 1970-1975*, Bruxelles, POL-HIS, 1992, pp. 71-73 et la notice sur *Marie Denis, le Petit livre rouge des femmes* in **VAN ROKEGHEM Suzanne**, **VERCHEVAL-VERVOORT Jeanne**, **AUBENAS Jacqueline**, Op cit., p. 217.

³² Plutôt que des citations, il s'agit de titres ou de phrases mises en évidence dans le texte avec une graphie particulière. La mise en page étant originale et peu classique (à l'image du mouvement néo-féministe qui démarre), il est difficile de faire des renvois précis au texte. Nous invitons le lecteur, la lectrice à se plonger dans cet opuscule.

Les femmes veulent aimer, être aimées, caresser, arrêter de faire semblant, avoir la liberté et l'imagination de l'amour. « *Non* », écrivent-elles, « *nous ne sommes pas frigides. Notre sexualité est aussi forte, aussi normale, aussi bonne que celle des hommes* ». Les tabous sont dénoncés, la virginité contextualisée : « *c'est toi qui doit pouvoir choisir* ».

Deux pages entières sont consacrées à la présentation des organes génitaux de la femme, aux cycles, aux méthodes contraceptives. Pour être maître de son corps, il faut le connaître, le comprendre, l'apprivoiser. Les méthodes contraceptives sont rappelées. Celles qui marchent, celles qui ne marchent pas. L'article 383 du code pénal est évoqué : « *est puni quiconque expose, vend, distribue, des écrits, imprimés ou non qui divulguent des moyens d'empêcher la conception en préconisent l'emploi ou fournissent des indications sur la manière de se les procurer ou de s'en servir* ». Avec la publication de la liste des centres de plannings familiaux, *Le Petit livre rouge* contrevient à la loi.

J'épingle au passage, ce conseil qui m'aurait fait du bien si j'avais eu le petit livre rouge sous la main : « *Si ton médecin te fait la morale et refuse de t'aider, dis-lui zut et tâche d'en trouver un autre. Rassure-toi, il y en a de chouettes qui ne se prennent pas pour des confesseurs ou des moralistes parce qu'ils sont médecins* ». (p. 22)

La publicité sexiste est également pointée du doigt : la femme doit rester fraîche, belle, enthousiaste, toujours prête à recevoir son mari, se faire les ongles, les lèvres, les yeux. Elle doit ressembler à une femme qui n'existe pas, la femme idéale, la femme fatale, la femme publicitaire... « *Nous voulons pouvoir être fatiguées, laides, grosses, nous voulons qu'on nous aime, qu'on nous apprécie pour ce que nous sommes, pour la lutte que nous menons, le travail que nous faisons, les choses que nous avons dans notre tête, la tendresse que nous avons dans nos cœurs, la force que nous avons dans nos mains et le monde que nous changerons. Et toi ?* » (p.26) Les conseils pleuvent : « *Madame, mesdemoiselles, messieurs... Marre d'être discriminée par notre état civil. Appelez-nous Madame, mariées ou non, tout simplement. Portons le nom de notre naissance* ». Le divorce, le travail, le salaire inégal, le syndicat, le travail ménager, tout ou presque, est passé en revue avec autant de dénonciations, de clin d'yeux, de prises de position. Le *Petit livre rouge* se termine sur les pistes de changements non pas simplement atteindre l'égalité avec les hommes dans la société telle qu'elle est présentement :

« *Nous voulons des lois qui partent du principe que l'homme et la femme sont égaux.... Nous ne voulons pas être dans le même merdier que les hommes. Nous voulons une autre société non seulement moins injuste pour les femmes mais aussi une société différente. Notre rôle à nous, c'est de revendiquer la part des femmes, car nous sommes seules à pouvoir expliquer nos propres aspirations. Nous lutterons pour obtenir satisfaction comme les noirs luttent contre la ségrégation, les esclaves pour leur liberté, les colonisés pour leur indépendance. Ce combat ne sera pas le dernier car cette société nous n'en voulons pas, nous refusons de nous y intégrer.* » (p. 43)

La première édition du *Petit livre rouge* fut épuisée en un jour, le 11 novembre 1972. Il atteindra le chiffre record de 15.000 ventes en quelques mois. La version néerlandaise, réalisée par Chantal De Smet, connaîtra le même succès.

Ceci (n') est (pas) mon corps

En 1973, *Les Cahiers du GRIF* sortent de presse. Née d'une idée de Françoise Collin, la revue est le fruit d'un travail collectif fait de débats, de rencontres, de discussions. Cette revue qui paraît de 1973 à 1978³³, est véritablement le lieu de l'expression du néo-féminisme belge francophone des années septante. L'analyse de Jacqueline Brau qui vient d'achever une première étude sur les Cahiers, me sert de fil conducteur pour les lignes qui suivent même si, depuis des années, et avec toujours autant de bonheur, je lis et relis les quelques 19 numéros parus qui sont une mine d'idées, de propositions et de prises de positions féministes.³⁴

La revue traite de trois grands thèmes : le féminisme, les questions de production et de reproduction et le rapport à soi et aux autres. Jacqueline Brau regroupe dans ce troisième thème, les Cahiers concernent le rapport spécifique des femmes au corps, au langage, à la sexualité mais aussi à leur environnement et à l'influence à y exercer. Elle note : « *Les Cahiers consacrés à l'intime dévoile le privé dans une démarche non pas impudique mais réflexive : qui suis-je ? où suis-je dans mes rapports au corps, à la maternité, au langage ? Elles [les auteures] opèrent une démarche révolutionnaire car elles affirment que l'intime /le privé sont en réalité déterminés par le politique et que ces deux domaines, en apparence distincts, sont étroitement interdépendants. Une analyse du privé permet donc d'élargir et d'approfondir l'analyse politique* ». ³⁵ De fait, les trois premiers numéros traitent chacun d'un de ces thèmes : *Le féminisme pourquoi faire ? - Faire le ménage c'est travailler - Ceci (n')est (pas) mon corps*. C'est sur ce dossier que je vais m'arrêter quelque peu pour analyser le renversement à l'œuvre dans le néo-féminisme autour de la sexualité et du plaisir de la femme, et de l'homme, comme condition essentielle de toutes les autres émancipations attendues.

« *Ce corps nous l'avons subi, maîtrisé, opprimé, modelé... Ce corps a été méprisé, instrumentalisé, châtré. Il a été et est un lieu de convoitise et de marchandage... Peut-être nous laissions-nous faire parce que la vie toujours nous avait traversées sans que nous ne puissions la maîtriser mais aujourd'hui que nous disposons des moyens de contrôler notre fécondité, nous avons acquis la maîtrise première de notre corps, celle qui conditionne toutes les autres. Le reste suit la connaissance et l'assomption de notre organisme, de notre sexualité, notre action sur nos conditions de vie, de travail. Parce que nous avons commencé à prendre possession de nous, nous sortons de nous, nous sommes dehors* ». ³⁶

Le premier article est de la plume de Françoise Collin.³⁷ Elle fait la synthèse des discussions des réunions de groupe. C'est un mode habituel d'écriture au GRIF. Elle dénonce la société des mâles qui a façonné à sa convenance le corps des femmes... à travers la norme de la bienséance, de la morale et de l'esthétique. Or, constate-t-elle, si une certaine libération se dessine, quand les interdits sociaux et moraux s'estompent, d'autres carcans prennent le relais : la virginité ou la fidélité inconditionnelle pour les femmes, le look et le paraître qui emprisonnent à nouveau le corps.

³³ Elle continuera sous une autre forme et sous la seule responsabilité de Françoise Collin, dans les années 80, à partir de Paris. Elle n'est plus à ce moment là l'expression du mouvement féministe francophone belge.

³⁴ **BRAU Jacqueline**, *Féminisme et politique en Belgique francophone. L'histoire du GRIF, le Groupe de Recherche et d'Information Féministes 1973-1978*, Mémoire, Paris, Université de Sorbonne Nouvelle, 2004-2005.

³⁵ **BRAU Jacqueline**, Op. cit., pp. 51-52.

³⁶ Préface dans *Ceci (n') est (pas) mon corps*, Les CAHIERS du GRIF, n°3, juin 1974, p. 3.

³⁷ **COLLIN Françoise**, *Le corps v(i)olé in Ceci (n') est (pas) mon corps*, Op cit., pp. 5-21.

Son approche s'enrichit d'une analyse marxiste de l'exploitation. Si le corps de l'homme est exploité comme corps producteur au sein d'un mécanisme socio-économique qu'il ne contrôle pas, celui de la femme est quant à lui exploité triplement :

- comme corps producteur également au travail ;
- comme corps reproducteur puisqu'elle fournit à la société sans contrepartie les enfants dont celle-ci a besoin, sans avoir le droit de décider elle-même ;
- comme objet sexuel enfin, comme objet de consommation livré au bon plaisir de l'homme et dont jusqu'il y a peu, le droit de jouissance n'était même pas reconnu, objets parmi les objets, que l'on s'approprie pour un temps, pour longtemps....

Il faut donc connaître son corps, se l'approprier pour soi avant de l'être par les autres. Il ne s'agit pas d'inverser le rapport de domination ou de subordination, homme/femme mais bien de le dépasser.

La question de la liberté sexuelle est au cœur de la réflexion. Quelle liberté ? s'interrogent Marie Denis et Denise Loute.³⁸ *« Ni l'abandon de l'interdit, ni la découverte des méthodes contraceptives efficaces, ne sont en soi une liberté, mais ils sont une ouverture, la possibilité »*. Le danger est grand de se voir confisquer à d'autres fins, cette liberté émergente. *« Cependant, remarquons que toute possibilité nouvelle est toujours capturée d'abord par les gens en place, ceux qui sont déjà là possesseurs et à l'affût de nouveaux pouvoirs. Ce sont ceux qui ont déjà plein de moyens qui s'en emparent et non ceux qui n'avaient encore rien ou très peu de chose. Si la liberté sexuelle consiste en ce qu'un certain nombre d'hommes s'emparent ou font la conquête d'un certain nombre de femmes, plus ou moins consentantes, ceci n'a rien de nouveau. Simplement, ce système a aujourd'hui l'occasion de s'étendre davantage grâce aux possibilités contraceptives qui écartent la crainte de grossesses et diminuent dans la même mesure les interdits. On dit souvent que la liberté est la possibilité de choix, la liberté sexuelle ce serait donc la possibilité de choix. Cette liberté suppose aussi de l'espace et du temps pour en jouer, de l'audace et de l'imagination pour ne pas tomber dans des modèles clés sur porte, pensés par d'autres, mais dont personne ne sait si ils nous conviennent. « Les lesbiennes », écrivent-elles, « donnent ici une leçon de courage, non seulement pour braver une société qui les refuse mais elles osent penser un monde où l'homme n'est pas absolument nécessaire ce qui fait scandale »*. Ce n'est pas là la seule manière d'aimer mais cela doit nous aider à oser penser un autre monde. Dès lors *« retrouver son corps, c'est retrouver la part du corps qui est restée dans l'ombre, le partage des rôles dans tous les domaines : une fille qui manœuvre une grue, un garçon qui s'occupe d'une crèche, un homme soignant son vieux père, cela développera chez les uns et les autres, des dons, des possibilités du corps qui avaient été jusqu'à présent mis sous le boisseau dans le but de faire d'un homme un être de conquête et d'une femme, un lieu de patience. De telles retrouvailles avec la part cachée de soi-même vont nécessairement transformer nos relations réciproques mais beaucoup s'accrochent à leurs habitudes comme à un vieux portemanteau »*.³⁹

Le numéro accorde une place importante aux textes et témoignages sous des formes diverses : poésie, récits, faits divers, autant de regards pluriels sur cette réalité qu'est le corps, son corps, leurs corps : la naissance, le sang, la sororité, le corps violé, sifflé, la parole des prostituées, des lesbiennes, le plaisir, la frigidité, un corps de femme dans un habit d'homme, le désir,...

³⁸ DENIS Marie et LOUTE Denise, *Le corps restitué in Ceci (n') est (pas) mon corps*, Op cit., pp. 22-31.

³⁹ DENIS Marie et LOUTE Denise, Op. cit., p. 31.

La troisième partie de ce Cahier aborde un angle plus scientifique avec le détour obligé par la psychanalyse et la sexualité féminine où l'auteure Luce Irigaray passe en revue les grands théoriciens. Elle questionne cette science sur sa manière de concevoir la « destinée » des femmes, qui tient si peu compte du contexte culturel, économique et politique qui lui donne sens. Les enjeux de la fécondité sont abordés à travers un entretien où le gynécologue Férin, professeur et chercheur dans le domaine de la fécondité, à l'Université Catholique de Louvain, aborde la perspective d'une dissociation entre le corps de la femme, comme lieu de fécondation et comme abri du développement de l'embryon : « *Ce lien avec la fécondité ne se fera plus inévitablement. Ceci constitue à mes yeux un profond changement de mentalité et une véritable libération pour la femme* ». ⁴⁰ La formation du sexe dans l'espèce humaine est de la plume d'une biologiste, Paulette Van Gansen ⁴¹, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, qui partant de l'ouvrage pionnier *Le Deuxième sexe* de Simone De Beauvoir et de son constat : « on ne naît pas femme, on le devient », ouvre le débat sur le genre biologique de l'être humain. Elle reconnaît qu'il est difficile de distinguer le poids génétique du conditionnement culturel dans l'affirmation sexuelle mais elle ne peut oublier qu'être femme « *c'est aussi avoir certaines glandes, certaines sécrétions, certaines formes qui influencent notre comportement comme celui de tout animal. C'est accepter son corps, avec toutes ses extraordinaires possibilités, comme source de joie, à travers les âges de la vie* ». Autant de beaux débats qui s'amorcent et qui interpellent les féministes !

Pour cette nouvelle génération qui veut vivre sa sexualité autrement que les générations précédentes, la relation sexuelle n'est plus liée au mariage, à la monogamie, à la procréation mais au plaisir et à l'expérimentation. Certains tentent de briser l'enfermement du couple avec la création de communautés de couples. ⁴² Mais cette libération pour les femmes, qu'est la maîtrise de la fécondité, si elle permet la dissociation entre sexualité et procréation et de nouvelles explorations dans la jouissance, n'empêche pas l'émergence de nouvelles questions. C'est une révolution mentale et sociale, pas uniquement sexuelle qui rejaillit sur les valeurs et sur les rapports entre les sexes. La contraception facilite les relations sexuelles, mais ne dit encore rien sur les relations affectives entre l'homme et la femme et sur cette révolution des rapports de genre qu'elle va engendrer. La question de l'amour libre n'est pas nouvelle. Elle traverse nos sociétés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, comme le met si bien en évidence le numéro de Clio consacré aux « utopies sexuelles ». ⁴³ La libération sexuelle avec la disparition de la peur d'une grossesse non désirée, signifiait pour beaucoup d'hommes, simplement, la liberté de profiter du corps des femmes : Te voilà enfin libre de faire ce que je veux, comme je le veux ! Comme si une femme libre sexuellement était celle qui acceptait toutes les avances sexuelles.

Qu'est-ce la véritable libération sexuelle ? s'interroge Hedwige Pouillet-Peemans, dans le numéro de la Revue nouvelle, *Naissance de la femme* ⁴⁴ consacré au nouveau féminisme. Elle constate que la théorie de la Révolution sexuelle conjuguée à la théorie de la fin de la famille empêchent certaines femmes de se dire féministes.

⁴⁰ VAN GANSEN Paulette, *La fécondité dans l'avenir*, Propos recueillis par Brigitte Gallez, p. 67.

⁴¹ VAN GANSEN Paulette, *La formation du sexe dans l'espèce humaine*, Op. cit., pp. 68- 72.

⁴² Voir *Utopies sexuelles* in Clio : Histoire, Femmes et Sociétés, n° 22/2005 avec un témoignage rapporté par Christine Bard, *Fafan, l'utopie devenue réalité ?* pp. 211-217.

⁴³ Selon le titre du numéro de la revue Clio : Histoire, Femmes et Sociétés, n° 22/2005 consacré aux formes de vies sexuelles « autres ». Ce numéro passionnant est proposé par Sylvie Chaperon et Agnès Fine.

⁴⁴ PEEMANS-POULLET Hedwige, *La théorie de la libération sexuelle. Analyse et critique* in La Revue nouvelle, janvier 1974, pp. 52-60.

« Oui », écrit-elle, « nous critiquons tous les éléments de la morale sexuelle traditionnelle ». La sexualité sera libérée lorsque la relation sexuelle reposera sur le seul sentiment amoureux, sur l'attrait réciproque de deux êtres perçus dans leur intégralité et leur autonomie. Elle sera dégagée d'un certain nombre de phénomènes parasites et dissociée de la fonction de reproduction au sens large. Pour la femme, la libération sexuelle suppose au préalable une réappropriation non seulement de son propre corps mais de tout son être : la finalité de toute libération sexuelle est, bien sûr, le plaisir. Pas n'importe quel plaisir. Nous ne voulons pas seulement ce plaisir modeste et limité qu'est l'orgasme mais le plaisir envahissant et global d'un corps réconcilié d'abord avec notre moi, puis avec l'autre et la nature. Nous voulons un bien être moral et physique, psychologique et sensuel, un plaisir où se trouve impliquée la totalité de notre être. Nous voulons ce bien-être, ce plaisir joyeux, maintenant, tout de suite, pour nous-même et pour le plus grand nombre possible ». ⁴⁵

Mais une libération véritable qui est par définition totale, est radicalement impossible dans une société fondée sur l'inégalité sociale et la hiérarchie de pouvoirs et elle critique cette fausse interprétation de la libération sexuelle qui ne change en rien les rapports sociaux entre les sexes mais renforcent les écarts : « Nous disons donc dès à présent que des modifications de détails, des aménagements de la morale sexuelle ne sont que des libéralisations... Dans une société d'inégalités en effet, toute liberté se traduit par un avantage inégal pour les parties en présence. Il en va de la liberté sexuelle comme des autres libertés (liberté de travail, liberté d'expression). Elle bénéficie plus au dominant qu'au dominé. À la femme, elle permet d'échapper à un dominant particulier mais pas au phénomène de la domination. La liberté sexuelle ne peut se comprendre que dans le cadre d'une société profondément transformée. « Si nous arrivons à supprimer l'inégalité, des liens de solidarité pourront s'établir, entre les hommes et les femmes qui se sentiront pour la première fois également concernés par le progrès socio-économique, par les responsabilités familiales et domestiques. Alors les formes que prendraient les relations sexuelles auraient peu d'importance et se diversifieraient tandis que la relation elle-même, deviendrait fondamentale parce que pour la première fois l'amour ne serait pas désintégré par la contradiction intime entre la pulsion érotique et l'hostilité née de l'inégalité. » ⁴⁶

Le grand chambardement des années 60 et 70 a libéré les femmes de leur antique subordination, a proscrit les frustrations qu'elles avaient si longtemps endurées. Ces quelques quinze années d'euphorie ont permis des espoirs sans limite. Le mouvement néo-féministe en mettant au cœur de sa révolte et de son débat, le privé et le public, marque une rupture radicale avec les courants féministes réformistes antérieurs. Il s'agissait pour ceux-ci d'aménager au sein de la société la place des femmes. Le féminisme des années 70 est d'une autre essence. Il conteste les fondements de la société patriarcale et capitaliste. Il est révolutionnaire, radical, autogestionnaire et veut, non seulement penser le monde autrement mais le construire sur base d'un principe d'égalité entre les sexes. A partir de là, il faut interroger toutes les structures sociales, politiques et économiques.

L'émancipation sexuelle permettait l'égalité dans le couple et était la condition de toutes les autres émancipations. Ce ne sera pas simple et ce ne l'est toujours pas. La sexualité de la femme se découvre à peine. Le conditionnement à la soumission la marque profondément et ce pour des générations encore : elle est faite pour donner, pour « se donner » à lui, dans l'espoir de « gagner » son amour.

⁴⁵ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op. cit., p. 53.

⁴⁶ PEEMANS-POULLET Hedwige, Op. cit., p. 40.

Pour quelques-unes qui arrivent à développer une relation d'autonomie et d'indépendance, combien continuent à céder de peur de le « perdre » et de rester seules ! Quant aux hommes, ils ont parfois du mal à accepter cette nouvelle liberté féminine. Ceux qui cherchent à inventer de nouvelles relations, grâce à une sexualité libre et non possessive, ne sont pas toujours à l'abri de la jalousie et du contrôle. Il faudra du temps et sans doute beaucoup d'échanges et de bonne volonté pour arriver à cette union voluptueuse annoncée parce qu'égale, entre deux êtres.

La révolution sexuelle est un processus, toujours en cours, qui a fortement secoué la société. En libérant la parole, celle des femmes en particulier, elle a mis en évidence les rapports entre la sexualité et le pouvoir, révélant un phénomène tu et caché, la violence sexuelle, la violence intraconjugale, intrafamiliale.⁴⁷ Mais c'est un autre chapitre à écrire.

Les années 80, la fête est finie. Le sexe fait de nouveau peur. Il transmet la maladie, la mort. Les avancées dans la connaissance médicale ouvrent des possibles « impensables » et donc difficile à appréhender. La conjonction des sexes n'est plus nécessaire pour faire un enfant : il y a la procréation in vitro, la sélectivité, le clonage mais, écrit Yvonne Knibiehler, « on a encore besoin des ventres des femmes pour enfanter et pour faire grandir les embryons »⁴⁸. Jusqu'à quand ? La libération sexuelle a secoué le couple, le mariage, la vie à deux, et engendré de nouvelles formes de parentalité. Il inspire des violences de plus en plus inquiétantes : viol collectif, tournante, prostitution forcée, pornographie de plus en plus sadique. Ces pratiques obtiennent une publicité inimaginable grâce à Internet. La sexualité se banalise, s'instrumentalise à travers un sexisme quotidien de bon aloi et une pornographie de bon ton. La publicité dénude et affiche des gestes et des poses habituellement réservées à l'intimité de chacun et chacune, sur des panneaux de 6 m² voire même sur nos tramways.⁴⁹ Tant pis pour vous, si vous n'appréciez pas. C'est vous qui êtes désormais ringarde, pudibonde, coincée et autres qualificatifs.

Yvonne Knibiehler dans *La sexualité et l'histoire*, montre combien cette utopie libératrice a marqué des générations de femmes. Elle a ouvert le champ des possibles mais elle constate que le danger qui menaçait la libéralisation sexuelle, s'est concrétisé dans de nouvelles formes d'oppression. Si les féministes ont mis en évidence les rapports sociaux de sexe et que les analyses de genre montrent patiemment les constructions culturelles à l'œuvre dans le féminin et le masculin, force est de constater que ces recherches négligent deux aspects, écrit Yvonne Knibiehler. Il ne suffit pas de le dire pour que les mentalités changent même si on constate des lentes modifications dans les rôles masculins et féminins. Aujourd'hui, la maternité-Hedwige Peemans-Poullet ajouterait aussi le mariage- pèse encore davantage sur la femme que la paternité sur l'homme. Le deuxième point faible est l'affection que peuvent se porter deux personnes qui s'aiment. Le rapport de séduction, c'est aimer et être aimé. Que de sacrifices au nom de l'amour ? Les femmes sont encore aujourd'hui, plus dépendantes que les hommes, de l'amour, même si là aussi des changements sont perceptibles. La question lancinante est et reste : est-ce que je vais être aimée ?

⁴⁷ MONTREYNAUD Florence, Op. cit., p. 290.

⁴⁸ KNIEBIEHLER Yvonne, Op. cit.

⁴⁹ Voir la campagne Sisley, marque de sous-vêtements, en 2001-2002 sur les tramways bruxellois, présentant une jeune femme allongée se masturbant.

Loin de renier ou renoncer à cette liberté sexuelle, les comportements individuels ne doivent pas cacher l'être social que nous sommes, même dans nos gestes les plus intimes. Si la connaissance des corps humains est connue et maîtrisée, si la psychologie a mis en évidence les aspirations à la sexualité à tous les âges, pourquoi laisser dans l'ombre, les éléments sociaux et culturels qui modèlent si fortement les mœurs et les institutions ? On ne naît pas femme, on le devient. On ne naît pas homme, on le devient. Tout le monde s'accorde pour dire que la féminité et la virilité sont socialement construites. Il est donc impératif d'inscrire cette libération dans un humanisme égalitaire : *« je dois traiter autrui avec égards comme je veux qu'il me traite et respecter sa liberté comme il respectera la mienne »*.⁵⁰

C'est l'écume qui a été prise, constate Hedwige Peemans-Poullet, pas la vague de fond. Notre société est restée patriarcale, dominée par un capitalisme sauvage mondialisé, profondément sexiste. Nous sommes loin, malgré les apparences, de l'idéal égalitaire où hommes et femmes seraient partenaires en tout, dans la sphère privée et publique, dans la sphère de la production et reproduction et dans l'intimité des relations, qui touche au plus près de la vie. Pour cette révolution-là, le politique garde tout son sens.

* Licenciée en Histoire, collabore au CARHOP, Centre d'animation et de recherche en histoire ouvrière et populaire de 1979 à 1999 où elle se spécialise en histoire sociale et plus particulièrement sur le mouvement ouvrier et sur les travailleuses. En 1999, élue députée ECOLO pour un mandat. En 2004, elle devient conseillère à la formation à la FOPES, Faculté ouverte en politique économique et sociale. Elle enseigne à des assistants sociaux et à des mandataires syndicaux dans le cadre de l'école syndicale (ISCO). En 2000, à la demande des travailleuses du planning Josaphat, elle devient administratrice et très vite présidente. Depuis janvier 2004, elle assure la présidence de l'Université des femmes asbl et est responsable de la revue Chronique féministe. Dans le cadre de la collection POL-HIS (Politique et histoire), elle coordonne plusieurs titres dont Corps de femmes. Sexualité et contrôle social, Bruxelles, De Boeck-Université, 2002.

⁵⁰ KNIEBIEHLER Yvonne, Op. cit., pp. 10-11.

PLAISIR ET DROITS DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ OCCIDENTALE ACTUELLE

*"Les plus grands progrès accomplis ces dernières années l'ont tous été
grâce à l'audacieuse déconstruction du concept de nature"*
(Elisabeth Badinter)

Nadia GEERTS, professeur de morale et présidente du Cercle républicain *

Dès lors que la principale conquête de la société occidentale actuelle me semble être d'avoir fait du plaisir une question essentiellement privée, de l'avoir sortie du champ du politique donc, les menaces qui pèsent sur le plaisir et les droits des femmes aujourd'hui me paraissent venir d'un ailleurs temporel ou spatial : du passé ou d'ailleurs.

La réflexion que je vais vous livrer sera donc celle, très modeste, d'une femme qui se définit davantage comme féministe que comme femme et davantage comme humaniste que comme féministe.

En effet, je suis femme, et après ?

Je n'en tire aucune gloire, aucune honte non plus d'ailleurs. Car qu'y puis-je, et que sait-on de moi une fois qu'on a dit ça ? En quoi mes caractéristiques biologiques, anatomiques ou génétiques apprennent-elles aux autres quelque chose d'essentiel me concernant ? C'est pourquoi je suis plus féministe que femme, et plus humaniste que féministe : car le combat féministe me semble devoir être celui de tout homme de bonne volonté, de tout honnête homme, quel que soit son sexe d'ailleurs. C'est un féminisme universaliste, qui, part de la commune appartenance des hommes et des femmes au genre humain et condamne l'enfermement des femmes dans une pseudo « nature » féminine.

Tel est le propos originel du féminisme : libérer la femme du joug de son appartenance au sexe féminin pour lui permettre d'accéder au stade d'être humain « libre et égal en dignité et en droit » à ses congénères masculins. Une évidence, me semble-t-il, du moins pour les esprits éclairés, qui ont compris que le biologique ne dit rien, ou si peu, de l'humain. Cette exigence d'égalité en dignité et en droit entre hommes et femmes me paraît aujourd'hui pleinement rencontrée dans nos régions, à tout le moins d'un point de vue légal.

On ne peut pas en dire autant, peut-être, du point de vue des mentalités. Et ce, même si la morale sexuelle paraît évoluer de plus en plus vers une morale du consentement, où ce dernier est le seul critère de jugement de la licéité d'un rapport sexuel. Et même si l'apparition récente de « sex-toys » et autres gadgets dévolus au plaisir sexuel féminin laisse entrevoir une évolution de la manière dont on perçoit le droit des femmes au plaisir.

J'esquisserai rapidement deux pistes de réflexion à cet égard.

1. Peut-on affirmer que nous, parents, éduquons aujourd'hui nos enfants garçons et filles dans une stricte égalité pour ce qui est du rapport au corps et au plaisir ?

Avons-nous enfin cessé de considérer que nos adolescentes devaient, plus que leurs frères, protéger leur vertu, faire preuve de pudeur, de décence et de retenue ? Est-il enfin passé, le temps où une fille collectionneuse de conquêtes était une pute... et son équivalent masculin un don juan ?

Accorde-t-on la même valeur à la virginité de nos filles et au pucelage de nos garçons ? Conscientise-t-on autant nos garçons que nos filles à l'importance de la contraception et de la prévention des MST ?

Ne vit-on pas aujourd'hui encore, en d'autres termes, dans une société qui valorise le plaisir masculin et... la continence féminine, au nom de références archétypales aussi efficaces qu'obsolettes : la maman et la putain, et sous sa forme moderne : la pute et la soumise ?

2. Les dernières années ont vu la résurgence de revendications à caractère culturel ou religieux, au nom desquelles le féminisme universaliste dont je parlais tout à l'heure est battu en brèche : le véritable féminisme, selon ces apôtres du différentialisme, serait celui qui reconnaîtrait aux femmes des caractéristiques propres, une « nature » féminine assortie d'obligations particulières – présentées comme des prérogatives. Or le risque est grand, à brandir des droit collectifs, d'enfermer les femmes dans leur identité sexuelle en leur déniaient les droit individuels (à mes yeux non négociables) que le féminisme universaliste leur avait accordé.

Elisabeth Badinter, dans « Fausse route », critique ainsi les mesures prises récemment en France en faveur de la parité. Sous d'évidentes bonnes intentions, ne s'agit-il pas en effet de réactiver une approche différentialiste des hommes et des femmes, figeant les femmes dans une identité biologique qu'elles n'ont pas choisie et qui apparaît pourtant comme prépondérante au regard d'autres critères. En quoi le fait d'être femme est-il plus révélateur d'une approche spécifique que le fait d'être riche, noir, homosexuel ou bouddhiste ? Concernant le port du voile, Elisabeth Badinter – pour qui les débats autour de cette question, comme ceux autour de la parité, marquent un retour du féminisme différentialiste et donc de la « fausse route » - dit ceci :

« Sous l'événement apparemment anodin du port d'un foulard par les jeunes filles musulmanes se cachait une double transgression, dont l'une a occulté l'autre. En effet, ce n'était pas seulement un défi lancé à la laïcité traditionnelle, c'était aussi l'affirmation de devoirs spécifiques qui incombent à la femme en vertu de sa nature. »

Or, le propos originel du féminisme n'était-il pas précisément de rompre avec une tradition qui conférait des droits et des devoirs spécifiques aux uns et aux autres en vertu de leur nature ? N'y a-t-il pas quelque danger à laisser se développer des idéologies qui, à nouveau, prétendent faire de l'identité sexuelle un élément déterminant ?

Notons que l'extrême droite excelle à utiliser les femmes pour la promotion d'un projet politique qui, sous couvert de valoriser leur féminité, vise à les enfermer dans une conception sclérosée des rôles sexuels. Liges anti-avortement, anti-homosexualité, promotion de la femme au foyer, autant de combats autour desquels se rassemblent extrémistes de droite et intégristes religieux. L'épidémie de SIDA a elle aussi entraîné une stigmatisation du plaisir, perçu comme un signe de décadence des sociétés modernes. De G. Bush à Jean-Paul II, le maître mot est, aujourd'hui encore : abstinence.

Pour en venir au plaisir, thème du colloque d'aujourd'hui, il me paraît peu compatible avec la ségrégation des sexes à laquelle risque de nous amener toute politique différentialiste. Ségrégation ? Le mot est un peu fort, me direz-vous. Mais c'est bel et bien le danger qui nous guette, lorsque des revendications motivées par les droits collectifs d'une minorité prennent le pas sur les droit individuels, lesquels sont à mon sens non négociables : port du voile dans l'espace public, piscines à horaires non mixtes, plages réservées aux musulmanes, ...

Je m'en voudrais de ne pas citer pour terminer une initiative d'un collège de l'Ohio qui promulgua, au début des années 90, une charte réglementant l'acte sexuel. Désormais, il s'agissait de coucher par écrit toutes les étapes de la rencontre amoureuse, dans une sorte de contrat détaillé établi entre les deux partenaires.

Cet exemple caricatural, quoique bien réel, nous montre une autre dérive du « sexuellement correct ». A force de vouloir préserver les femmes des attaques inopportunes d'hommes considérés comme essentiellement priapiques et pulsionnels – tendance qui est à l'œuvre aussi bien dans ce contrat sexuel que dans la codification des rapports entre hommes et femmes revendiquée notamment par le port du voile – ne risque-t-on pas de voir remise en cause la mixité même ?

Vivre ensemble, hommes et femmes confondus dans un même espace public, comporte en effet toujours un risque. Ce risque n'est pas seulement celui du harcèlement sexuel et de ses diverses déclinaisons. C'est aussi le risque de la séduction, du trouble, de l'émoi... bref : du plaisir.

Il ne faudrait pas que par prudence, par féminisme revanchard, au nom de la nécessaire protection de la femme, par respect des droits des minorités ou au nom d'un certain relativisme culturel, on en revienne demain à des pratiques ségrégationnistes qui auraient comme corollaire la condamnation du plaisir puisque, comme le chantait déjà merveilleusement Jean Ferrat, « Une femme honnête n'a pas de plaisir ».

Une femme honnête (Jean Ferrat, 1972)

*Vous allez ma fille voguer vers Cythère
Mais j'ai le devoir de vous avertir
Puisqu'il faut parler de choses vulgaires
Evoquant les feux qui vous font frémir
Evoquant les feux qui vous font frémir
Une femme honnête n'a pas de plaisir*

*Qu'elle soit couchée ou genoux en terre
Point d'égarements en puissants soupirs
En cris émouvants "Ah je vais mourir"
Prise de cent mille ou d'une manière
Prise de cent mille ou d'une manière
Une femme honnête n'a pas de plaisir*

*Assaillie devant brisée par derrière
Si vous vous sentiez prête à défaillir
Songez à l'enfer songez aux martyrs
C'est en revivant ce qu'ils ont souffert
C'est en revivant ce qu'ils ont souffert
Qu'une femme honnête n'a pas de plaisir*

*Monsieur le curé le disait naguère
A la frêle enfant en proie au désir
On peut succomber mais ne point faillir
Même en se livrant aux joies solitaires
Même en se livrant aux joies solitaires
Une femme honnête n'a pas de plaisir*

*Cédant aux folies d'autres partenaires
S'il vous arrivait de vous divertir
En brisant les liens que l'hymen inspire
Sachez qu'au sein même de l'adultère
Sachez qu'au sein même de l'adultère
Une femme honnête n'a pas de plaisir*

*Et si votre époux glacé de colère
Eperdu d'amour et fou de désir
Vous criait un jour "On dirait ta mère !"
Ce beau compliment devrait vous réjouir
Ce beau compliment devrait vous réjouir
Une femme honnête n'a pas de plaisir*

* Agrégée en philosophie (ULB), Nadia Geerts est professeur de morale dans l'enseignement secondaire. Elle est également présidente du Cercle républicain et militante antifasciste au sein de RésistanceS. Elle est l'auteur de "L'école à l'épreuve du voile" (Labor 2006) et de "Baudouin sans auréole" (Labor 2003). Elle publie régulièrement des articles, axés essentiellement sur la laïcité et le féminisme, sur son blog : <http://nadiageerts.over-blog.com>.

RELIGIONS : BONNES POUR LE DESIR, MAUVAISES POUR LE PLAISIR ?

REGARDS CROISES

Intervention de **Maïté MASKENS**, chercheuse au Centre Interdisciplinaire d'Etudes des Religions et de la Laïcité de l'ULB *

La sexualité dans les Eglises pentecôtistes bruxelloises

Introduction

Enquêter sur la sexualité n'est pas une tâche facile surtout dans un domaine comme celui des sciences du social qui fonde sa méthode sur l'empirisme. En effet, la pratique sexuelle échappe à l'observation. C'est une difficulté première et insurmontable. Il faut donc adapter ses techniques et accepter le fait que l'on n'aura qu'une vue réduite du phénomène sexuel. Je vais vous présenter, de la manière la plus précise possible, les résultats ethnographiques d'une étude en cours portant sur les Eglises chrétiennes émergentes à Bruxelles depuis une trentaine d'années, avec une attention toute particulière portée aux Eglises pentecôtistes fréquentées par des personnes originaires d'Afrique subsaharienne et d'Amérique latine.

Ces données ethnographiques ont été récoltées au travers de nombreux entretiens avec des fidèles, jeunes et moins jeunes, et par une abondante littérature sur le sujet disponible dans les Eglises. L'association faite entre la sexualité et l'Eglise est une question délicate et pose d'épineux problèmes en terme d'interaction avec les interlocuteurs. En effet, étant moi-même située socialement (jeune femme blanche ou européenne), je me trouve souvent confrontée à certains malaises, d'autres malentendus ou encore de nombreuses incompréhensions. Pour certains de mes interlocuteurs, il semblerait qu'on ne parle pas sexualité sans une intention particulière. Je dois donc souvent faire marche arrière. D'autre part, l'Eglise, en tant que régulateur sexuel, possède un grand nombre de règles en matière sexuelle dont l'énonciation peut constituer la seule réponse de mes interlocuteurs. Il est donc parfois difficile d'échapper à un discours institutionnel, froid et lointain sur le sujet, un discours de façade.

De plus, la dimension intime de ce phénomène ne facilite pas non plus sa mise en mots. Je me contenterais donc d'une analyse des discours de ce qu'on a bien voulu me dire sur la sexualité. Dans un premier temps, je m'attarderai sur l'analyse du discours des spécialistes religieux. Ces tenants du pouvoir et du discours autorisé en matière sexuelle disposent d'une série de règles qui définissent ce qu'on peut faire, ce qu'on ne peut pas faire, ce qu'on conseille et déconseille. Le recoupement de ces énoncés aboutit à la constitution d'un système cohérent qui se structure surtout autour des interdits en matière sexuelle. Les prescriptions sont, quant à elles, beaucoup plus rares. Cependant, il est intéressant de constater que malgré la prédominance d'arguments théologiques dans le discours des pasteurs, d'autres argumentations qui reposent avant tout sur le bon sens et l'expérience que ces pasteurs ont accumulée en matière de vie de couple existent. La coexistence de ces deux registres argumentatifs nuance la normativité strictement religieuse. Dans un deuxième temps, j'analyserai le discours sexuel des fidèles ; ce qu'ils disent faire ou ne pas faire. Et je m'attarderai tout spécialement sur la manière dont ils gèrent les tensions nées de la contradiction quand ils font ce qu'ils ne peuvent pas faire.

Cette attention particulière portée aux décalages plutôt qu'aux cohérences des discours semble se révéler plus riche d'enseignement dans ce domaine marqué, encore aujourd'hui, par un tabou considérable.

Le pentecôtisme est un courant religieux évangélique, une ramification au sein du protestantisme, né au siècle passé aux Etats-Unis. Ce mouvement s'inspire de plusieurs autres mouvements qui prônent un « réveil » religieux, notamment du piétisme et du méthodisme. Cette tendance a connu un essor important ces dernières années, notamment en Afrique et en Amérique latine, mais c'est un phénomène profondément transnational. En Belgique, il est principalement le fait des immigrants originaires de ces deux continents et son apparition est donc fort liée au phénomène migratoire. Dans ces Eglises, l'Esprit Saint a une place très particulière, une série de phénomènes lui sont imputés, la guérison, le prophétisme ou encore les miracles.

Il existe un abondant discours sur le mariage chrétien et sur les difficultés liées à la vie de couple. C'est au travers de discussions sur ce sujet, plus « politiquement correct », que j'ai pu entrouvrir la porte de la sexualité (dans l'Eglise). Deux niveaux ressortent clairement des entretiens : le cadre normatif et les stratégies d'adaptation et de justification des pratiques des acteurs par rapport à ce cadre normatif. Voilà pourquoi dans un premier temps, il s'agira de brosser à grands traits les contours du cadre doctrinal qui structure les actions sexuelles. D'autre part, nous verrons comment, pratiquement, les acteurs s'approprient ce cadre et mettent au point des stratégies argumentatives pour légitimer leurs propres manières de vivre la sexualité qui, cela s'entend, entrent souvent en tension avec le cadre prescrit par une lecture fondamentaliste de la Bible. De ces tensions et décalages naissent des réajustements théologiques effectués par les fidèles qui attestent, encore aujourd'hui, de la portée dynamique de la révolution religieuse qu'a représenté le protestantisme en remettant la Bible aux mains des croyants, faisant fi de la monopolisation cléricale.

Le cadre doctrinal : le « plan parfait de dieu »

Le trait primordial qui caractérise la sexualité telle que présentée par les pasteurs pentecôtistes est sa dualité fondamentale. La sexualité est bipartite, calquée sur la vision dichotomique du monde propre à l'interprétation pentecôtiste des Écritures qui oppose deux sphères intemporelles et incontournables : celles du bien et celle du mal. Il existe donc une sexualité bonne et une mauvaise. Dans son versant positif, les relations sexuelles sont décrites comme un don de dieu. Les pasteurs parlent alors de force vitale ou encore d'une énergie fantastique qui apportent la satisfaction, l'accomplissement et la plénitude dans la vie de tout être humain. Seulement, ces relations sexuelles sont décrites en termes élogieux uniquement si elles sont réalisées dans le cadre du mariage chrétien. Le mariage chrétien et ses corollaires, les impératifs de chasteté et de fidélité, sont des recommandations divines. En effet, aucun individu n'est fait pour vivre seul et le célibat est assez mal vu dans l'univers protestant.

Toujours selon le « plan parfait de dieu »⁵¹, les activités sexuelles hors de ce cadre sont comprises comme des œuvres démoniaques. On peut le voir, les unions et pratiques « illégitimes » n'amènent que la destruction ; qu'il s'agisse de pratiques intimes comme la masturbation, les relations sexuelles hors-mariage, l'adultère, les relations homosexuelles ou encore n'importe quelle « mauvaise » pensée (puisque dans ce domaine « la pensée vaut l'acte »), un quelconque frôlement inadéquat ou encore une œillade trop prononcée (la pratique du second coup d'œil fait l'objet d'interdit elle aussi pour certains pasteurs).

⁵¹ PALAU Luis, *Les jeunes et la sexualité*, Marne-La-Vallée, Éditions Farel, 1989.

La transgression des normes morales se paie au prix fort et les mises en garde sont nombreuses. Les pasteurs décrivent les dangers que courent les fautifs : transformation du caractère de la personne, perte irrémédiable de ce don merveilleux, transmission de maladies vénériennes (on est bien dans un contexte de sexualité à risque depuis l'apparition de l'épidémie du sida dans les années 80), grossesse non désirée avec naissance d'un enfant « illégitime », cicatrice émotionnelle. Mais le plus grand risque couru est, bien entendu, la destruction de sa relation avec dieu, suivie de la perte de son royaume puisque selon le premier chapitre des Corinthiens, au sixième verset, il est dit : « Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront pas le royaume de dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les débauchés, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les dépravés, ni les homosexuels...n'hériteront le royaume de dieu ».

On le voit bien, même si l'activité sexuelle dans le mariage chrétien est un don de dieu, il n'existe pas de guide pratique du savoir-vivre au lit, les notions de plaisir sexuel sont absentes du « plan parfait de dieu », puisque dans ce domaine, les détails concernent en grande partie la description des formes peccamineuses que peuvent prendre l'immoralité sexuelle. Il n'y a pas de mode d'emploi et la sexualité est d'abord définie au travers de ses aspects négatifs, de ses risques et de ses manquements. En d'autres termes, les pasteurs passent plus de temps à dire ce qu'il ne faut pas faire et à donner des raisons à ces interdits que d'expliquer ce qu'on peut faire.

La position dans le « monde » et le contrôle des jeunes

On retrouve également, dans le discours des spécialistes religieux, cette logique dualiste autour de la notion de pureté sexuelle. Les actes sexuels réalisés selon le « plan parfait de dieu » (c'est-à-dire dans le cadre conjugal) sont purs car « le christ est au centre » et dieu est « le maître et roi de ta vie sexuelle ». A l'inverse, les relations sexuelles hors du cadre marital sont frappées d'impureté. Certains interlocuteurs parlent alors de souillure, de contamination, de saletés, d'ordures, d'immondices et même de pollution. Ce danger de souillure est très souvent répété par les parents pentecôtistes à leurs enfants comme autant de mise en garde que peut représenter le désordre sexuel. Tout ceci atteste de la volonté d'atteindre un idéal de sainteté, d'ascétisme, par la résistance aux pulsions corporelles jugées salissantes. Il faut se distinguer du « monde » où toutes ces choses impures ont été banalisées et l'immoralité normalisée. Un foisonnement de récits qui décrivent les mœurs décadentes de la société belge sexuellement libérée a cours dans les Eglises. Tous les moyens de communication (vidéos, publicité, radio, presse...) et autres faits divers (pédophilie, viols, zoophilie, exhibitionnisme...) offrent alors une illustration plus qu'abondante de ces phénomènes perçus comme des dérives, des « dégénérescences sexuelles » d'une société trop laxiste. Selon certains interlocuteurs, nous vivons dans une culture obsédée par le sexe, qui en fait presque un dieu. En témoigne, selon les interlocuteurs, l'intrusion permanente du sexe dans toutes les sphères de la vie, la raillerie du mystère sexuel au travers surtout de la pornographie (comprise comme une œuvre satanique) qui provoque « l'endurcissement » des jeunes.

Dans les Eglises donc, un contrôle permanent est exercé de manière implicite sur les activités sexuelles de chaque membre et résulte de cet impératif de distinction. Le « peuple de dieu » doit donner l'exemple d'une moralité sans faille et se tenir à l'écart des abîmes du vice. Il faut être mieux que le commun des mortels, réussir là où tout le monde échoue. Cet idéal de perfection morale est souvent imposé aux jeunes générations de l'Eglise. Cela constitue donc souvent la source de nombreux conflits intergénérationnels.

Les jeunes sont les plus exposés à ce contrôle puisqu'ils sont en contact avec d'autres jeunes non chrétiens au travers de leur scolarité et risquent donc à tout moment de céder à leurs pulsions. Certains d'entre eux sont d'ailleurs fréquemment dénoncés par les plus âgés comme étant des « hypocrites ». Cela est à comprendre dans le sens d'une double vie, d'une adaptation du comportement en fonction de la sphère où ils se trouvent. L'exemple le plus stéréotypé que l'on me décrit alors est celui d'une jeune fille chrétienne qui part de sa maison pour aller à l'école et en chemin, elle troque sa tenue vestimentaire sobre pour enfiler une jupe courte et un chemisier ajusté. Or le lien entretenu avec la sensualité dans l'éthique pentecôtiste est plus qu'incertain et pour Roberto Bacco « une femme chrétienne ne doit jamais devenir un vecteur de tentation, sinon elle se fait complice de l'enfer »⁵². De leur côté, les jeunes racontent les pressions qu'ils subissent et l'effort constant qu'ils doivent réaliser pour montrer leur bonne foi, leur bon comportement. D'autres racontent aussi l'injustice de n'avoir bénéficié d'une vie « d'avant » selon la rhétorique dualiste de la conversion, comme c'est le cas de leurs parents, qui ont d'abord connu le « vice » avant de venir à la religion. Étant nés dans ces milieux religieux, ils n'ont pas eu ce privilège !

Cas pratiques : norme religieuse et réalité de l'application

Pour donner plus de relief à mes propos, j'ai décidé d'illustrer les écarts, les tensions et les débats autour d'un précepte religieux et de son application qui pose problème, surtout au regard de la confrontation avec d'autres manières de faire dans la société. Il s'agit de l'impératif de chasteté sexuelle avant le mariage et plus largement, de donner du sens à l'unité de l'amour conjugal. Ce sont principalement les pasteurs qui tentent de répondre à ces questions en illustrant les effets néfastes du changement, d'un roulement amoureux. Ils tentent de mettre un ordre moral et de donner une direction dans ce concept d'amour. Ces thèmes reviennent fréquemment dans les discours et constituent des exemples bons à penser en ce qui concerne les décalages entre les recommandations religieuses et leur difficile mise en pratique.

De ces intervalles résultent une série de mise en discours justificatifs pour appréhender la réalité bien souvent hors normes qu'il s'agit alors d'apprivoiser à nouveau, de réintégrer dans le corpus.

** Le discours des pasteurs*

Il est frappant de constater que c'est d'abord le bon sens qui est mis en avant par les pasteurs par rapport à cet impératif de chasteté. Ceux-ci donnent des justifications à cette recommandation de chasteté avant le mariage et expliquent pourquoi il vaut mieux venir au mariage directement sans passer par des phases d'essai sexuel. Le pasteur congolais Adrien⁵³ m'expose une situation potentielle de « vagabondage » amoureux pré-marital et m'explique « Vous êtes au lit avec Janet et vous pensez à ce que vous avez fait avec Anne quand vous étiez jeune, pourquoi ? Parce que vous avez déjà connu Anne avant. Mais si vous n'aviez connu que Janet, vous ne penseriez qu'à qui ? »

⁵² Propos de **Roberto BACCO** retranscrits par **Walter J. HOLLENWEGER** in *The pentecostals : The Charismatic Movement in the Churches*, Minneapolis, Augsburg, 1972, p. 395.

⁵³ Dans le souci de respecter l'anonymat de mes interlocuteurs, les noms des pasteurs ont été modifiés. Les extraits d'entretiens sont issus de rencontres réalisées au cours de l'année 2006.

Si vous n'avez connu que Robert, vous ne penserez qu'à Robert, vous n'allez pas commencer à penser que Michel fait l'amour comme Robert que vous aviez connu il y a deux ans. Donc déjà dans votre vie propre, vous l'avez banalisé, vous l'avez abîmé. Vous aimez qui ? Le Robert qu'il vous rappelle ou bien le Michel que vous avez eu ?

Je dis souvent aux jeunes que je sais que la vie de chasteté est difficile pour eux, avec tout ce qu'ils ont comme histoires mais je leur dis de faire attention !». Dans cet extrait, le pasteur imagine une situation qui met en exergue les dangers (complexes !) de la comparaison. Il se base sur son observation des couples ainsi que sur sa propre expérience car il m'a avoué avoir connu un divorce dans son passé. Ce ne sont pas les écrits bibliques qui servent de base à son argumentation mais bien le désordre mental provoqué par l'accumulation de plusieurs histoires amoureuses.

La nature psychologique de ce désordre est reprise par un autre pasteur congolais, Firmin qui commente que « même sur le plan psychologique, lorsqu'on s'attache à une fille ou à un garçon et que cette relation prend des racines profondes, pour se détacher, parce qu'on doit se détacher un jour, c'est comme si on laisse un peu un morceau de soi dans la vie de l'autre. Et souvent les relations ne sont plus jamais saines, on est plus jamais le même que quand on était ensemble. Et ça, ça peut même devenir une blessure qui accompagne la personne dans son mariage. Oui, oui, parce qu'on a franchi un feu rouge, on part avec une image, avec un antécédent dans le mariage et l'on est porté vers la comparaison. Et si la comparaison, malheureusement descend vers le bas plutôt que vers le haut... ». Là encore, la mise en garde se situe autour des dangers de la comparaison et des blessures amoureuses qui marquent à jamais la vie du pécheur. Pour convaincre, les pasteurs mettent en avant les dangers des souffrances possibles si l'on dépasse le feu rouge, si l'on rompt le pacte avec dieu et que l'on se détourne de ses recommandations.

** Réajustements théologiques des fidèles*

Du côté des jeunes fidèles, la mise en application de ses préceptes ne se fait pas sans heurts. Cela fait même l'objet d'un débat perpétuel dans l'Eglise : qu'il s'agisse de la mise en garde des parents, de la présentation de deux jeunes qui ont commis le péché de fornication dans le but de faire une prière collective de réparation lors d'un culte ou encore de jugements divers sur les comportements amoureux immoraux de l'un ou l'autre fidèle. Concernant la chasteté avant le mariage, les avis des fidèles divergent. Deux cas ont retenu mon attention : la réflexion de Moussa, un jeune fidèle congolais d'une trentaine d'années et celui de Laurent, un fidèle belgo-congolais d'une vingtaine d'années.

Pour Moussa, la chasteté avant le mariage est une mauvaise chose. Il ajoute qu'il espère que dieu le comprendra et lui pardonnera avant de continuer son raisonnement. Selon lui, les relations sexuelles sont au fondement du mariage et il est absurde de ne pas savoir avant de se « passer la corde au cou » (pour lui, cette expression est synonyme du mariage chrétien) s'il y a compatibilité sexuelle ou pas ; surtout dans un cadre aussi strict où l'on ne peut pas divorcer. Il explique que cela amène des gens à souffrir le martyre ou encore à cacher toute sa vie d'avant pour arriver au mariage chrétien.

Laurent, quant à lui, a grandi dans les Eglises pentecôtistes bruxelloises et a donc participé aux activités éducatives organisées par ces institutions. Selon lui, les camps chrétiens comportaient des enjeux sexuels importants malgré la stricte séparation des dortoirs, « c'était de véritables baisodromes » (sic) me dira-t-il. Le jeu consistait alors à se cacher des autorités, à ne pas se faire voir par les autres jeunes.

C'est lors d'une de ces activités qu'il vécut sa première relation sexuelle, tout comme plusieurs de ses « frères en Christ », et ceci dans une atmosphère où se mélangent curieusement la peur et l'excitation provoquée par l'interdiction et augmentée par le contournement du contrôle permanent. Il en va ainsi de la relation dialogique entre le pouvoir et le plaisir qui, comme l'a remarquablement bien montré Michel Foucault, fonctionne comme des mécanismes à double impulsion : « Plaisir d'exercer un pouvoir qui questionne, surveille, guette, épie, fouille, palpe, met au jour ; et de l'autre côté, plaisir qui s'allume d'avoir à échapper à ce pouvoir, à le fuir, à le tromper, à le travestir. »⁵⁴ D'autre part, Laurent nuance ses propos et met en avant le recul possible par rapport aux préceptes religieux véhiculés par les Eglises qu'il comprend d'abord comme des conseils : « Personne n'a besoin de savoir ce que tu fais au lit. L'Eglise, c'est un chemin, une ligne de conduite, tu la suis ou pas, c'est ton choix, mais tu en assumes les conséquences. Donc si tu veux faire le grand, l'adulte et que tu as un gosse, après tu assumes et tu te maries. Mon frère a dû se marier en vitesse quand ils se sont rendus compte que sa copine était enceinte ».

Comme on le voit ici, lors des entretiens, beaucoup de secrets m'ont été révélés concernant le domaine sexuel, particulièrement soumis aux contraintes et à un contrôle de tous les instants. Les non-dits, les mensonges et les secrets ont donc une place importante, ils constituent une des manières de maintenir intact la force et la cohérence des discours. Car il est vrai que si on fait le compte des divorces, adultères, et autres fornications, l'écart entre le « peuple de dieu » et le monde non-chrétien ne doit pas être si significatif que l'écart discursif. On se rend compte que c'est réellement dans le langage, les mots, la parole que se situe l'enjeu véritable de la croyance.

* « *Quand il est trop tard* » ou comment remettre le « *compteur de pureté sexuelle* » à zéro

Cependant, d'autres moyens sont également mis en oeuvre pour combler la brèche entre la règle et son application, comme la possibilité de changer d'institutions religieuses ou de se convertir, si cela n'est pas encore fait, pour faire table rase du passé et ainsi remettre son compteur de pureté sexuelle à zéro. La conversion offre au fidèle la possibilité, quel que soit le passé de celui-ci, de devenir spirituellement vierge. Voilà comment Alphonse décrit ce processus : « Tu es une fille, tu viens d'arriver à l'Eglise, il y a aussi un garçon qui a le même problème de mariage, on essaie d'arranger ces deux problèmes, de les mettre ensemble pour trouver la solution. C'est-à-dire permettre qu'ils se marient. Mais le garçon, avant de venir, il a connu une vie sexuelle, la fille de même... mais parce qu'ils sont venus au Christ, il y a un passage qui dit « toutes choses sont devenues nouvelles », ça veut dire qu'on les considère spirituellement comme vierges. Même si vous avez déjà perdu votre virginité, on vous considère comme vierge et on vous le met dans la tête. Et comment vous vous comportez maintenant ? Vous vous comportez comme une fille qui est vierge, qui n'attend que le mariage. Et pendant tout ce temps, vous restez dans ce qu'ils appellent la pureté de corps jusqu'au mariage et vos encadreurs, ils veillent à ce que vous ne tombiez pas dans le péché c'est-à-dire que vous ne connaissiez pas de rapport sexuel avant le mariage ». Il est donc possible de « faire comme si » et cette mise en scène, à force de prière et de comportement exemplaire, acquiert au fil du temps force de réalité.

⁵⁴ **FOUCAULT Michel**, Histoire de la sexualité : La volonté de savoir, Paris, Gallimard, 1976, p.62.

Une autre manière d'échapper à l'opprobre d'un échec marital peut aussi se concrétiser par le changement d'institution religieuse. Maria, une fidèle équatorienne d'une quarantaine d'années s'est mariée dans une Eglise composée presque exclusivement de latino-américains. La relation avec son mari s'est rapidement détériorée et elle voulait le quitter mais ses proches ont alors tenté de l'en dissuader par tous les moyens jusqu'à ce qu'elle atteigne un point de non-retour et qu'elle le quitte pour de bon. Par la suite, elle s'est sentie très jugée et exclue de manière implicite de l'Eglise. Elle s'occupait alors de l'enseignement pour les enfants dans l'école du dimanche. On l'a remplacée car, lui a-t-on dit : « on ne peut pas laisser cette tâche à quelqu'un qui ne vit pas de manière exemplaire » car en plus d'être divorcée, ce qui constitue déjà une entorse à la « parole », elle s'était mise en ménage dans les mois qui ont suivi avec un homme avec qui elle n'était pas mariée. Le rejet s'est de plus en plus fait sentir et le couple s'est mis en quête d'une nouvelle Eglise. Ils sont aujourd'hui dans une église principalement composée de personnes originaires d'Afrique subsaharienne et ils s'y sont mariés.

Conclusion

Entre la lettre biblique et l'expérience humaine subsiste un ensemble infini de modes dynamiques de réajustements, de correspondances imaginaires, de réappropriations qui donnent toute son épaisseur à la religiosité d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Le fidèle se joue des règles, en invente de nouvelles et s'adapte tant bien que mal pour continuer de donner du sens à sa nouvelle vie de chrétien. L'image d'un compteur de pureté sexuelle en est une bonne illustration. De manière générale, il ressort que les fidèles pentecôtistes adaptent la norme religieuse à leurs expériences personnelles. Même s'il y a un discours préexistant et normatif, les gens d'Eglises semblent d'abord avoir des pratiques auxquelles ils font correspondre des logiques argumentatives de légitimations par la suite.

* Doctorante en anthropologie depuis le mois de janvier 2006 au CIERL (Centre Interdisciplinaire d'Etudes des Religions et de la Laïcité), en collaboration avec le Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains de l'Université Libre de Bruxelles. Elle étudie les pratiques et les discours ayant cours dans les églises pentecôtistes à Bruxelles, fréquentées en majorité par des fidèles originaires d'Afrique subsaharienne et d'Amérique latine. Elle a déjà écrit plusieurs articles à ce sujet.

RELIGIONS : BONNES POUR LE DESIR, MAUVAISES POUR LE PLAISIR ?

REGARDS CROISES

Intervention de **Colette DE TROY**, représentante du Lobby Européen des Femmes *

Le Lobby Européen des Femmes (LEF) est une structure qui regroupe des fédérations et des coordinations d'organisations de femmes. Nous avons 27 coordinations nationales, dans les pays de l'Union européenne et même au-delà (pays en voie d'accession, comme par exemple la Croatie et la Turquie) et des coordinations internationales. Il s'agit d'une représentation très large d'organisations de femmes.

Le Lobby existe depuis plus de 15 ans et sa mission essentielle est de travailler à la réalisation de l'égalité entre femmes et hommes, à l'élimination de toutes les formes de discrimination envers les femmes, de veiller au respect des droits des femmes et de lutter contre la violence envers les femmes.

Nous travaillons d'une manière démocratique et représentative. Une assemblée générale se réunit une fois par an, qui donne l'occasion de discussions et de votes sur les opinions politiques et prises de position. Nous essayons d'influencer les institutions européennes, Commission et Parlement européens et, via nos membres, les gouvernements nationaux. Les débats de fond concernent la majorité des femmes d'Europe et l'élargissement de la Communauté a amené de nouvelles préoccupations.

Début 2005, nous avons pris une position assez claire et intéressante sur les droits sexuels. Nous l'avons basée sur une motion adoptée en Assemblée générale sur la liberté de choix sans entraves pour les femmes, notamment sur l'avortement. Il y a encore y compris en Europe, des pays qui sont loin d'avoir cette liberté-là.

La discussion était importante et s'est révélée parfois difficile parce que certaines organisations membres n'ont pas de position claire par rapport à ce thème. Par exemple, la coordination nationale allemande regroupe parmi ses membres des organisations influentes qui représentent des femmes protestantes ou catholiques. Le processus de décision d'ailleurs se fait à la majorité et non à l'unanimité. Finalement, et après deux ans de discussions, la position adoptée concerne les droits sexuels des femmes en ne les limitant pas aux droits reproductifs. Elle indique que la sexualité des femmes fait partie intégrante de leur vie, de leur intimité et de leur plaisir et que l'égalité des femmes et de leurs droits doit s'exercer dans la diversité quelles que soient l'orientation sexuelle, les situations sociales, ethniques ou les handicaps. Il faut préserver ces droits au-delà d'un modèle imposé et limitatif.

Nous sommes donc au cœur du sujet d'aujourd'hui puisque nos revendications concernent essentiellement le bien-être sexuel, la liberté de choix des partenaires, de l'orientation sexuelle et du désir et de la volonté de chaque femme d'avoir ou non des relations sexuelles.

La vie sexuelle et reproductive des femmes est trop souvent déterminée par des codes culturels et religieux qui généralement nient leur épanouissement (codes religieux) ou exploitent leur corps et les traitent comme des marchandises (codes culturels). Cela fait partie des principaux défis auxquels nous devons faire face pour le moment et que les centres de planning familial partagent dans leur pratique quotidienne.

Les discussions actuelles sur le statut des femmes peuvent se résumer au slogan « à voile ou à poil ». Cela montre très clairement le désir de contrôle qui s'exerce sur les femmes par une société qui est, disons-le clairement, encore patriarcale.

Nous sentons très régulièrement, sans doute moins en Belgique que dans d'autres pays, la pression des autorités religieuses quelles qu'elles soient. Les représentantes du Lobby Européen des Femmes ont déjà été directement agressées dans certaines réunions internationales par des intégristes catholiques, protestants ou islamistes. Ce qui a aussi poussé le Lobby à prendre, toujours en discussion et accord entre membres, une position contre l'utilisation de toute religion comme justification de la violation des droits humains des femmes.

Reconnaissons que la religion est souvent utilisée pour justifier des préceptes qui visent exclusivement les femmes. L'exemple des codes vestimentaires est significatif : ils rendent les femmes invisibles. Il en est de même pour les commandements qui restreignent les libertés des femmes en les consignnant dans l'espace privé, à l'intérieur de la maison et dans leur rôle de mère.

Les violations des droits les plus flagrantes, sans être les seules, sont souvent commises en relation avec le mariage et la famille, en particulier en ce qui concerne le droit de choisir ou non le conjoint, d'avoir ou non des enfants, de choisir leur nombre et l'échelonnement des naissances, de divorcer ou pas, et les privilèges accordés en cas de divorce.

Dans le monde entier les religions cherchent à contrôler la sexualité féminine et condamnent souvent son expression avec une plus grande vigueur que celle des hommes. Il est vrai aussi que dans toutes les religions, les femmes n'accèdent pas ou très peu aux postes de pouvoir.

Nous sommes donc très préoccupées par la présence de certains groupes de pression ultraconservateurs qui sont de plus en plus actifs dans l'Union européenne et cette offensive demande une vigilance et des alliances renforcées. Ainsi nous travaillons régulièrement avec l'International Planned Parenthood Federation, organisation non gouvernementale regroupant des fédérations de centres de planning familial dans le monde entier, et Catholics for Free Choice, organisation de catholiques progressistes très actifs dans ces domaines. On en arrive à ce que les combats que nous menons visent à sauvegarder les acquis plutôt qu'à progresser, notamment en terme de procréation et d'avortement.

Et parallèlement à ces tentatives d'enfermer et de contrôler les femmes dans un rôle limité et traditionnel, nous faisons face à des tentatives de marchandisation des corps où nous sommes tout autant dépossédées de notre liberté et de notre intégrité : l'industrie du sexe est florissante et s'allie à la publicité, qui devient de la « porno-publicité ». Il y a un déploiement incroyable de la diffusion des films pornographiques, de la prostitution, des clubs de strip-tease, etc., qui s'oppose là aussi à une réelle égalité.

Nous avons là des combats essentiels mais pour lesquels nous devons rester attentives aux ambiguïtés possibles. Par exemple, quand nous luttons contre la pornographie et la prostitution, nous pouvons trouver des alliances auprès de la droite très conservatrice et de l'extrême droite. Et voilà que l'on nous fait alors passer rapidement dans le camp des moralistes ou des néo-moralistes, alors que nous nous battons exclusivement sur le plan des luttes pour l'égalité des droits des femmes à disposer librement d'elles-mêmes.

L'histoire des luttes féministes est toujours d'actualité : il nous faut les reprendre et les réactualiser, les renforcer et montrer comment elles sont toujours tout à fait valables. Il s'agit d'essayer d'avancer et ne pas simplement se replier sur des acquis durement gagnés.

* Colette De Troy est coordinatrice du *Centre pour une politique contre la violence envers les femmes*, créé par le *Lobby Européen des Femmes* (LEF).

Sociologue et criminologue, elle est impliquée dans les questions de genre depuis plus de 20 ans; après avoir travaillé sur le système pénal et les institutions pénitentiaires, en Belgique et à Montréal (Canada), elle a travaillé dans des ONG avec des femmes migrantes à Bruxelles, a été codirectrice d'une coopérative de recherche et d'information sur les femmes et est administratrice de *Equality Now*. Depuis 1998, elle coordonne le travail du LEF sur les violences envers les femmes, y compris la traite et la prostitution, et sur les droits fondamentaux des femmes.

RELIGIONS : BONNES POUR LE DESIR, MAUVAISES POUR LE PLAISIR ?

REGARDS CROISES

Intervention de **Pascal DE SUTTER**, professeur de sexologie à la Faculté de Psychologie de l'UCL *

« Bonnes pour le désir » est évidemment un peu provocateur... Mais cela se justifie sur le plan sexologique : le désir sexuel, l'envie d'avoir un rapport sexuel avec quelqu'un d'autre est en grande partie basé sur le manque. On désire ce qu'on n'a pas, on ne désire pas ce qu'on a en permanence.

De nombreuses religions s'arrangent pour que l'accès à la sexualité soit difficile voire impossible (par exemple si on n'est pas marié) donc cela crée un manque énorme.

Dans les milieux d'adolescents de certains pays où il est très difficile d'avoir accès à une femme, ils y pensent continuellement, probablement encore plus que les jeunes d'ici qui ont la possibilité de rencontrer plus facilement une partenaire.

Le manque d'abord, la difficulté d'accès à la sexualité ensuite, la rend d'autant plus intéressante.

Le deuxième aspect, c'est l'interdit. Plus c'est interdit, plus c'est excitant. En voici un petit exemple historique. A une époque, les prêtres qui voulaient expliquer certains interdits sexuels à leurs paroissiens utilisaient de petites images en leur demandant s'ils avaient commis cet acte. C'était par exemple le cas avec la fellation ou la sodomie. Il s'agissait d'images très explicites et détaillées. C'est clair que pour ceux qui n'avaient jamais imaginé de telles expériences sexuelles, cela devenait tentant et une excellente promotion !

Aux Etats-Unis, j'ai un ami qui est devenu pentecôtiste et qui a essayé de me convaincre ; cela entraînait de grandes discussions. Un jour, après avoir été à la piscine avec deux amies, il m'avoue qu'il n'a pas pu s'empêcher de tripoter une des filles dans l'eau ! Il culpabilisait d'autant plus que celle-ci n'était pas sa petite amie ou future épouse. Je lui ai alors expliqué que pour le sexologue et clinicien que je suis, il est évident que la culpabilité augmente le désir.

C'est exactement le même processus pour arrêter de fumer. Vous avez d'autant plus envie d'une cigarette quand vous décidez d'arrêter ! Dans le rapport à la nourriture, c'est démontré scientifiquement : les personnes qui font un régime sont celles qui auront le plus de problèmes d'obésité. Je confirme donc que sur le plan sexologique, les interdits et les manques suscités par la religion, augmentent le désir.

Par contre en ce qui concerne le plaisir, ce n'est pas la même histoire. Evidemment, la honte et la culpabilité, ne favorisent pas le plaisir sexuel et peuvent augmenter les problèmes liés à un excès de contrôle et à une difficulté de s'abandonner.

Il y a également la fixation obsessionnelle sur la virginité, qui est très présente dans beaucoup de religions. La virginité est extrêmement importante et on inculque cela aux jeunes filles et garçons. Ils ont l'impression que c'est une espèce de barrière qu'ils doivent déchirer, traverser.

Je vois dans ma pratique clinique, de nombreuses jeunes femmes qui ont ce qu'on appelle du vaginisme. C'est un réflexe qui contracte les muscles péri-vaginaux et qui empêche la pénétration. Ces femmes ont une peur phobique de la pénétration. On leur a tellement raconté que quand elles allaient perdre leur virginité, cela allait faire mal, qu'il y aurait du sang qui s'écoulerait, etc. Cela apparaît alors comme un événement tellement important qu'effectivement cela entraîne un trouble sexuel.

On peut parler également de la circoncision mais évidemment dans un degré moindre. Comme le dit mon collègue Armand Lequeux⁵⁵, il attend toujours le premier homme qui fera un procès à ses parents sous prétexte qu'ils l'ont amputé d'une partie de son corps pour des raisons purement religieuses, nullement justifiées sur le plan médical. Pourtant, il a été démontré qu'il y a plus de morts, même si la différence est très faible, d'enfants suite aux conséquences de la circoncision que d'enfants qui meurent suite à des problématiques liées à une infection du prépuce.

Ceci dit, la religion ne précède pas toujours les interdits en matière de sexualité. L'excision en est un bel exemple, cette pratique existait avant les religions du Grand Livre, avant l'Islam notamment. Malheureusement aujourd'hui, de nombreux mouvements islamiques encouragent l'excision, alors que dans les années 60, la plupart des imams la décourageait en arguant que ce n'était pas une pratique coranique.

Prenons un autre exemple, il est certain que la religion catholique n'encourageait pas la masturbation ! Mais ce sont les médecins, qui au 19^{ème} siècle, notamment le célèbre Docteur Tissot⁵⁶, ont développé des théories médicales pour justifier que la masturbation était extrêmement dangereuse pour la santé. Des images assez effrayantes circulaient sur lesquelles on voyait les dégâts sur l'homme d'une masturbation intensive après quelques jours, quelques mois jusqu'à la fin mortelle inéluctable !

On sait aujourd'hui, d'après certaines enquêtes, que plus de 80% des hommes avouent se masturber et que 20% mentent ! C'est donc une pratique tout à fait bénigne. Je rassure ceux qui auraient encore des doutes, cela ne rend pas sourd non plus ! Au contraire, elle développe l'ouïe, parce qu'évidemment quand on se masturbe, on écoute attentivement si quelqu'un vient.

Ce que j'appelle le néo-puritanisme ne vient pas toujours des religions mais peut venir de différents mouvements, y compris de certains mouvements féministes et d'une série d'amalgames entendus régulièrement.

Le premier amalgame est celui fait entre nudité féminine et agression de la femme. Montrer la nudité féminine serait quelque chose d'agressif, d'humiliant, de rabaissant pour la femme. Prenons l'exemple de la publicité. C'est vrai qu'on voit beaucoup de femmes souriantes dans les publicités. Pourquoi ?

⁵⁵ **Armand LEQUEUX** est docteur en médecine et en gynécologie. Il est également consultant en sexologie aux cliniques universitaires Saint-Luc de Bruxelles et préside l'Institut d'Etudes de la Famille et de la Sexualité à l'Université Catholique de Louvain. Il est notamment l'auteur de *Phallus & cerises : La tendre guerre des sexes* aux Editions Mols en 2004.

⁵⁶ Le docteur **Simon-Auguste TISSOT** (1728-1797) publia un livre, *Traité sur l'onanisme qui donne des remèdes pour vaincre les tentations* qui eut un grand succès et soixante-trois éditions entre 1760 et 1905.

Y a-t-il un plan mondial pour obliger toutes les femmes à sourire et ainsi, à montrer une image soumise ? N'a-t-on pas observé dans des enquêtes que, depuis la plus tendre enfance, la réaction humaine est beaucoup plus positive à un visage souriant qu'à un visage non souriant ? N'a-t-on pas également observé que le visage d'une femme attire plus le regard de l'être humain masculin et féminin que le visage d'un homme ? Donc, pour attirer le regard de la personne à laquelle on souhaite vendre quelque chose, on montre un visage féminin.

De même, y a-t-il un complot pour montrer des femmes nues afin de les assimiler à des objets, pour les abaisser ou pour les humilier ? N'a-t-on pas constaté simplement que l'être humain, les hommes autant que les femmes, ont une fascination, une attirance pour la beauté esthétique du corps féminin dénudé ?

Ces questions, certes un peu provocantes, sont formulées pour amener votre réflexion à envisager qu'il vaut la peine de se méfier des amalgames.

Le deuxième amalgame associe le sexe et la violence. On entend souvent dire, par exemple : je suis contre le sexe et la violence à la télévision. Ce n'est pourtant pas la même chose !

En tant que sexologue, je peux vous dire qu'il n'a jamais été démontré qu'il est destructeur et nocif pour un enfant de voir des gens pratiquer des activités sexuelles. Par contre, on le sait pour la violence. Il en va de même pour la pornographie. Il y a beaucoup de pornographies différentes et il est réducteur d'affirmer que c'est d'office dangereux, atroce, méchant et rabaissant pour la femme. Certains films montrent explicitement la sexualité d'hommes et de femmes qui font l'amour. D'autres montrent effectivement des pratiques violentes et humiliantes. Il y a un danger à tout mélanger parce que cela donne de l'eau au moulin des extrémistes, religieux et puritains.

Ainsi des gens que l'on ne peut pas qualifier d'extrémistes, comme Ségolène Royal par exemple, en arrivent à faire toute une campagne contre le string à l'école. Est-ce que le string à l'école met les femmes en danger ? L'argument avancé était que le string à l'école risquait d'augmenter l'agressivité sexuelle des hommes envers les femmes.

Mais cela signifie donc qu'une femme un peu dénudée provoque davantage de réactions chez les violeurs ou les agresseurs. Il n'y a pourtant pas plus d'agressions sur les plages l'été...où, pour confirmer cette tendance au puritanisme, il y a d'ailleurs de moins en moins de seins nus. J'ai moi-même enquêté sur les plages méditerranéennes françaises par pur souci scientifique... C'est l'avantage de mon métier.

La question n'est pas de savoir si c'est bien ou mal, mais on observe effectivement le retour d'une certaine forme de puritanisme même si la sexualité est plus accessible et montrée qu'auparavant.

Pourquoi est-ce dangereux ? Les sexologues le savent et l'ont étudié : les sociétés les plus répressives en matière de sexualité sont également les plus violentes. Il suffit de prendre l'exemple de l'Afghanistan. D'autres sociétés beaucoup plus tolérantes par rapport à la sexualité, comme les pays scandinaves, sont les pays où les femmes ont le plus de libertés et de droits.

Plus un pays est tolérant par rapport à la liberté sexuelle, moins il est puritain, plus il y a d'égalité entre les hommes et les femmes.

On peut prendre un autre exemple même parmi les animaux. Il ne faut quand même pas oublier que nous sommes encore un peu des animaux même si nous sommes des animaux culturels. Les chimpanzés sont généralement des animaux violents, les bonobos⁵⁷ beaucoup moins. On constate que chez ces désormais célèbres singes, la sexualité est très présente et les pratiques sexuelles remplacent en quelque sorte la violence.

Je souhaite donc une société où il y a moins de violence et moins de violence faite aux femmes. Je pose l'hypothèse que cela sera dû à une plus grande liberté sexuelle des hommes et des femmes.

* Pascal de Sutter est professeur et chercheur à la Faculté de psychologie de l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve. Il est également responsable du programme de doctorat de l'Institut d'Etudes de la Famille et de la Sexualité

Conférencier, il est également l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Normes et conduites sexuelles* (Academia-Bruylant, 2004), *Ces fous qui nous gouvernent : Comment la psychologie permet de comprendre les hommes politiques* (Les Arènes, 2007) et co-auteur du *Livre noir de la psychanalyse* sous la direction de Catherine Meyer (Les Arènes, 2005).

⁵⁷ Les bonobos sont de grands singes qui vivent essentiellement dans le nord de la République démocratique du Congo et qui se caractérisent par leur comportement social entièrement ordonné par la sexualité.

ETRE VIERGE OU SALOPE : DU MODELE ACTIF AU MODELE SUBI

Chris PAULIS, docteur en anthropologie de la communication et anthropologue de la sexualité à l'ULG *

Le sujet de mon intervention sera exploité de deux manières. On peut se dire que vierge est un terme passif et salope, un terme actif. On se rend compte aujourd'hui, en donnant des exemples à travers le temps qu'on peut être vierge en étant active et qu'on peut être salope en étant passive. Des exemples existent dans l'histoire mais sont beaucoup plus présents dans les sociétés nord-occidentales actuelles.

Nous avons, tant les hommes que les femmes, acquis certains droits, certaines revendications, certaines possibilités qu'on ne trouve pas nécessairement dans tous les systèmes socioculturels. Cela ne signifie pas que nos civilisations sont plus évoluées et meilleures, loin de là, mais nous avons des reconnaissances citoyennes qui peuvent être très avantageuses par rapport à ce que vivent d'autres groupes.

L'individu, homme ou femme, est reconnu dès sa naissance et même avant, comme un être qui a un corps. Un corps dont il est responsable, un corps qu'on va l'aider à connaître, qu'on va l'aider à construire, mais ce corps n'est pas le seul à déterminer le caractère masculin ou féminin. C'est le groupe auquel l'individu appartient qui va accepter et décider de lui donner un caractère masculin ou féminin avec tout ce que cela comporte. C'est, non seulement, la reconnaissance principalement par l'appareil génital, mais c'est aussi le fait d'être reconnu et donc d'avoir administrativement des documents et des papiers qui justifient le fait que c'est un homme ou une femme qui est né. On ne sait pas en changer (tout ce qui est de l'ordre de la transsexualité est quelque chose de tout à fait particulier).

On part du principe que l'individu naît dans un système où il a une famille. Toutes les sociétés ont mis en place ce qui représente ou compense la famille.

On attribue donc un sexe à l'individu dès le départ, il est sexué masculin ou féminin. Il est pris en charge par une famille qui fait partie d'un groupe, d'un système socioculturel qui doit le construire et assurer une transmission qui lui permette de devenir autonome et capable de transmettre, à son tour, le système de la société dans laquelle il vit.

Les femmes sont dès le départ, construites autour du système de reproduction, avec en plus une obligation de reproduction.

Pourquoi obligation ? Parce que la première chose qui justifie l'existence des êtres humains (c'est la même chose chez les animaux), c'est le fait de se survivre, donc fatalement de se reproduire ; indépendamment des rêves actuels d'éternité autour des systèmes de chirurgie, de prévention, de conservation de la jeunesse, etc.

La première solution qui existe depuis la nuit des temps, même si elle fut très vite accompagnée de l'adoption, c'est la reproduction dite « naturelle », c'est-à-dire la reproduction avec relation sexuelle et pénétration, rencontre obligatoire du masculin et du féminin. Néanmoins, l'adoption a toujours existé parce qu'il y a toujours eu des enfants « en trop » dont les parents avaient disparus ou étaient morts (maladies, guerres) ou qui étaient abandonnés.

L'obligation d'avoir un homme et une femme pour pouvoir se reproduire a permis la construction socioculturelle de la notion de famille avec tout ce que la société a pu y mettre comme notion de responsabilité et d'obligation de couple (rencontre d'un homme et d'une femme, fonder une famille, etc.). Ce qui est très important pour tous les groupes qui veulent se survivre, c'est évidemment de savoir à qui appartient l'enfant. La femme étant visiblement la plus responsable de la reproduction, il est absolument nécessaire qu'elle soit vierge et qu'elle n'ait été touchée par personne d'autre que l'individu élément d'un groupe socioculturel auquel elle a été confiée pour fonder une famille et duquel l'enfant aura le nom. Depuis la nuit des temps, la virginité est une obligation, une nécessité. La femme est passive, elle n'a pas grande chose à dire. Si elle veut vivre autrement, c'est à elle d'assumer socialement suivant les époques, les dégâts que cela peut causer autant pour elle que pour le groupe (les parents, l'enfant).

Mai 1968 en portant les revendications des femmes qui demandaient de pouvoir gérer plus facilement et plus régulièrement les naissances, à la limite même de pouvoir les contrôler, a été évidemment un bond énorme dans l'acquisition de droits. Même si dès que l'être humain a commencé à se structurer, de nombreux essais de contraception ont existé.

L'indispensable virginité de la femme nécessitait une surveillance des parents et une pression sociale du groupe, cela engageait donc tout le monde, pas seulement la femme. Etre vierge était la norme de ce qui était bien. La jeune fille vierge rencontre un homme avec lequel elle va faire des enfants. Elle est construite dans sa famille pour maintenir l'existence du groupe. Elle est socialisée, on lui apprend à fonctionner dans son système. On lui transmet une culture, des traditions, des manières de vivre, etc.

Même si nous réclamons l'égalité, même si nous sommes dans des systèmes qui se disent très évolués au niveau des droits et des possibilités de relations entre le masculin et le féminin, nous avons toujours des réflexes ou des automatismes. Nous avons intégré dans la mémoire collective des fonctionnements qui différencient terriblement les garçons et les filles.

Quel que soit l'endroit ou le milieu, on voit quand même que les différenciations sont maintenues socialement même si elles n'ont plus l'importance qu'elles pouvaient avoir auparavant. Par exemple, un groupe de femmes organise une formation pour inciter les femmes à s'investir dans la politique. Dans une réunion pour désigner un formateur, une femme politique présente s'est prononcée pour le choix d'un homme comme gage de sérieux. Dès lors, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait sans arrêt des possibilités de recul dans ce qu'on croit être des acquis.

L'individu biologique est familial et socialisé et a des affects. Mais surtout il appartient à un groupe. L'être humain est l'animal le plus « incapable », celui qui est pris en charge le plus longtemps possible. On constate d'ailleurs aujourd'hui que la prise en charge, notamment des enfants par les parents, est la plus longue possible (ce que l'on appelle l'effet Tanguy⁵⁸). C'est un phénomène que l'on constate dans tous les types de familles, aisées ou non.

L'individu qu'il soit masculin ou féminin, a besoin et aime être pris en charge, être entouré, être « cocooné », même quand il revendique son autonomie.

⁵⁸ Du nom d'un film d'Etienne Chatiliez racontant l'histoire d'un jeune homme de près de 30 ans s'incrutant dans la maison familiale, au grand dam de ses parents !

Cet individu « socio-culturalisé » fait partie d'un groupe dont il doit être un représentant et duquel il doit transmettre les valeurs. Il sait très bien qui est semblable à lui au sein du groupe et surtout qui lui est différent.

Des cohésions peuvent être maintenues et faire perdurer des systèmes d'endogamie. Ainsi, la virginité continue à être proposée dans certains endroits comme la seule chose possible, valable, idéale, pour la valeur d'une femme.

L'être humain associe toujours les notions du bien et du mal (et toutes les notions de valeurs, de jugement, etc.) à toutes les étapes structurées, structurelles mises en place pour maintenir le fonctionnement d'un groupe.

N'importe quel groupe d'animaux a besoin d'avoir des règles. Même si cela ne nous apparaît pas toujours évident et contrairement à ce qu'on peut croire, les femmes et les femelles y sont d'ailleurs très souvent actives. Les troupes de chevaux par exemple, sont dirigés par des juments dominantes, ce sont des juments qui sont « les chefs de famille » et qui sont responsables de tous les chevaux mâles qu'il peut y avoir dans le groupe.

Il est vrai aussi que les sociétés matriarcales ont toujours existé. Pourquoi ? Parce que le système de fonctionnement d'une telle société se base d'abord sur la famille qui est censée être la représentation de la liberté.

Et la famille c'est quoi ? Depuis la nuit des temps, la nature a fait que les femmes à cause du système de reproduction, se sont trouvées coincées dans des espaces de plus en plus immobiles, de plus en plus sédentaires. Par la force des choses, lorsqu'elles étaient enceintes, elles ne pouvaient plus parcourir de longs trajets, ni accomplir les efforts nécessaires à la rapidité, la légèreté et la souplesse de la chasse ou de la course. Une fois prêtes à accoucher, elles devaient trouver un endroit pour pouvoir le faire. Dans ces conditions, on ne sait plus ni aller se battre, ni aller chercher à manger, ni courir à l'extérieur, etc. Dans ce temps, les hommes devaient effectivement aller faire la guerre, aller chercher de l'espace pour pouvoir installer la famille qui s'agrandissait, aller chercher la nourriture à l'extérieur, c'est-à-dire se fatiguer et partir à l'aventure, terme qu'on retrouve toujours maintenant.

Ce sont les hommes qui partaient à l'aventure parce que la nature les a fait tels qu'eux n'avaient que quelques secondes de travail (excusez-moi l'expression) dans la relation sexuelle pour pouvoir se reproduire alors que les femmes ont plus ou moins neuf mois !

Les hommes avaient beaucoup de temps pour être à l'extérieur et rencontrer d'ailleurs lors de leurs pérégrinations, d'autres femmes seules notamment parce que leurs hommes étaient partis à l'extérieur, etc. La tentation existait donc pour les hommes. Les femmes n'en n'avaient pas la possibilité, ni le temps, ni l'espace puisqu'elles se retrouvaient coincées dans un espace avec les enfants dont elles étaient responsables. Automatiquement, l'éducation leur a été confiée, au minimum avec les enfants en bas âge.

C'est donc tout un fonctionnement naturel qui a fait que les femmes ont été confinées à ces tâches et non pas, comme certains le disent encore aujourd'hui, parce que c'est inné chez la femme. Bien sûr, la reproduction et « l'histoire » naturelle sont innées. Mais aujourd'hui, l'évolution donne non seulement la possibilité de contrôler l'espacement des naissances mais aussi d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir. Cette question de nature n'a donc plus beaucoup de sens et surtout il existe peu d'hommes qui doivent aller se battre, chasser et chercher la nourriture...

Néanmoins, on continue siècle après siècle, à imposer cette notion de virginité et de couple (qui est une construction rare dans la nature animale) avec le sens de la fidélité, réduite à la relation hétérosexuelle (même si le droit belge accepte maintenant le mariage homosexuel).

Si on prend un exemple similaire chez les animaux, on peut citer les okapis. Ils vivent en couple dans une notion de fidélité. Ils se situent en Afrique centrale dans un espace très limité pour se rencontrer, se reproduire et les okapis...sont une espèce en voie de disparition complète ! Effectivement ils ont peu d'espace, ils vivent dans la fidélité et ils contrôlent les naissances puisque les okapis ont en moyenne 1,8 enfant. Ils se rencontrent très peu et vivent toujours ensemble, donc ils sont en voie de disparition.

L'être humain lui, heureusement si je peux me permettre de le dire, n'a pas toujours respecté cette règle du couple idéal et a continué à semer à gauche et à droite. Pas seulement les hommes d'ailleurs, même s'ils ont plus de facilité pour le faire, les femmes surtout quand elles étaient soutenues et prises en charge par le groupe, pouvaient aussi se retrouver enceinte et mettre l'enfant qu'elles portaient sous le nom d'un autre homme que le géniteur biologique. Ainsi, beaucoup d'enfants considérés comme prématurés ne l'étaient pas toujours.

Toutes les sociétés ont pu mettre en place des systèmes qui leur permettaient de faire croire à cette virginité obligatoire dans un sens passif. Mais même si les gens ont évolué, la notion de couple reste toujours très actuelle et primordiale.

Le fait d'être vierge aujourd'hui peut être un modèle actif revendiqué par certains groupes et pas nécessairement des groupes religieux, comme étant la situation idéale d'une femme avant son mariage, avant la rencontre avec un homme.

A partir du moment où c'est un choix, il n'y a pas de problème. Même si ce choix peut paraître étrange quand on connaît l'importance du recours à des chirurgies réparatrices de l'hymen. La virginité est reconstruite même chez des femmes qui peuvent en être à leur 3^{ème} ou 4^{ème} mari. Elles seront vierges à nouveau aux yeux de toute une société qui sait pourtant très bien qu'elles ne le sont plus puisqu'elles ont été mariées et que parfois même elles ont eu des enfants.

Cette notion de virginité peut donc être tout à fait active mais cela veut dire aussi que ce qui était simplement un état social de pureté, de protection et d'assurance de la filiation, a repris une place et une valeur nouvelle dans la société.

L'opposé de la virginité est toujours associé au statut de « salope », celle qui couche avec tout le monde et qui accumule les aventures. Elle est présentée comme malheureuse, parce que si elle était heureuse, tout le monde voudrait faire la même chose.

La virginité reste présentée comme quelque chose de fabuleux, bien sûr avec l'influence de la religion, mais aussi majoritairement dans des sociétés où les gens ne se connaissent pas et ne savent pas comment ils fonctionnent.

Le fait d'accepter ce concept parce qu'une religion le propose, est un modèle actif aussi. Aujourd'hui dans nos sociétés, on a le droit de prendre ses distances avec les prescrits religieux. Certains « bricolent » donc leur petite religion en prenant et rejetant ce qui leur convient. Il y a aussi des femmes dites libérées qui sont athées, laïques très revendicatrices, mais qui paieront très cher pour une opération de l'hymen en cadeau à un homme. Cela équivaut à mettre un petit ruban à cette virginité déposée dans le petit coffret du mariage comme une offrande. Donc, de nouveau la femme est soumise dans une relation à un homme.

A l'opposé, les salopes ont toujours existé. Ce sont d'abord les filles publiques dont on avait besoin dans l'espace public occupé par les hommes qui n'avaient pas nécessairement le temps, la possibilité, l'envie de rejoindre leur espace privé pour avoir des relations sexuelles.

Ces femmes sont socialement reconnues comme mauvaises même si c'est un travail et que ce sont des femmes comme les autres qui doivent ou veulent le pratiquer. Les filles publiques ont été instaurées, instituées et acceptées dans toutes les sociétés comme une nécessité pour les hommes.

Ces filles-là fatalement n'ont rien à voir avec les filles vierges mais les filles publiques sont aussi devenues celles qui sont exposées et les salopes sont aussi celles qui vont, et ont toujours été, à l'encontre de la nécessité de former un couple. Ce sont celles qui choisissent, ou qui subissent, le fait de ne pas former un couple avec un homme ; soit parce qu'elles n'en ont pas trouvé, soit parce qu'elles ne veulent délibérément pas vivre en couple.

Ce que l'on appelait, les demi-mondaines et les mondaines sont un exemple de l'avantage que la femme peut tirer d'une relation épisodique avec un homme, de préférence marié : il n'est pas tout le temps à la maison, elle n'est pas censée s'occuper de son ménage et de son linge, etc. Même si cela est très schématique, cela a existé et existe.

Mais les salopes aujourd'hui ne sont pas toujours actives non plus. Une salope active, on a l'impression qu'elle décide, que c'est quelqu'un de dangereux pour l'équilibre d'une société continuant à fonctionner sur la notion de couple, même si le mariage n'est plus obligatoire. Une salope passive est celle qui subit une mauvaise réputation basée sur un comportement sexuel réel ou inventé (par elle ou le plus souvent par les autres) ou qui a été salie par un comportement sexuel.

Mais la salope d'aujourd'hui, c'est aussi celle à qui l'on recommande de se servir des hommes. Nombreux sont les livres, notamment de sexologues américains, qui expliquent aux femmes comment donner l'impression d'être soumise, d'avoir besoin d'être protégée, d'être le « sexe faible » pour mieux manipuler les hommes et finalement avoir toute liberté.

A l'extrême, il y a aussi celles qui traitent de salopes, les femmes libres, indépendantes, professionnellement respectées, parce qu'elles les envient.

C'était un leurre d'avoir imaginé que parce que des femmes se trouveraient dans des instances décisionnelles, on allait avoir beaucoup de nominations équitables, respectables des femmes. On se rend compte que les femmes vivent beaucoup par rapport au regard et au jugement que les hommes peuvent avoir sur elles. Ainsi toute une série de femmes ne nomment pas volontairement, délibérément des femmes dans leurs équipes pour ne pas que les hommes disent qu'elles font du favoritisme. Même quand la femme se veut libre, le regard de l'homme est toujours présent et important.

A l'extrême, ceux qui pratiquent le plus la sexualité « mélangée » (ce qui montre bien que la nature n'est pas du tout dans une notion de couple et qu'elle n'a même rien à faire de l'inceste tel que nous l'avons construit) les bonobos, ont des relations sexuelles toutes les deux heures parce que c'est le moyen qu'ils ont trouvé pour déminer, voire éliminer, tous les conflits et éviter les guerres. Les médecins et les sexologues le répètent d'ailleurs souvent, toute la tension et l'adrénaline qu'on libère durant l'acte sexuel, nous permet évidemment d'être plus calme le reste du temps.

Etrangement pourtant, on dit que l'acte sexuel en même temps stimule et fait dormir...Peut-être qu'il stimule et endort mais pas le même sexe en même temps !

D'autre part la littérature différentielle gagne de plus en plus de place, par exemple le livre « Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus »⁵⁹, devenu pour certains, la bible de la différence des genres. Pour ces auteurs, il est évident qu'il y a des incompatibilités de plus en plus marquées entre le masculin et le féminin. Mais quelle société avons-nous pour arriver à proposer des séminaires aux hommes pour pouvoir comprendre les femmes et aux femmes pour pouvoir comprendre les hommes, tout en disant que l'on ne se comprendra jamais mais qu'on va essayer !

L'individu est donc sexué, c'est inné mais c'est vrai aussi que l'éducation et la société renforcent les différences de sexe. La sexualisation des individus les pousse vers la rencontre hétérosexuelle et même si l'homosexualité est plus ou moins acceptée dans certaines sociétés, les individus sont construits pour que ce soit le mâle et la femelle qui se rencontrent, même si de nouveau le contraire existe couramment dans la nature. Le degré d'influence de l'inné dans la sexualité est probablement assez faible. L'influence de la pression sociale, du construit et de l'apparis est bien plus importante. Néanmoins, il existe, en même temps, chez chaque être humain de manière innée des caractères homosexuels et hétérosexuels.

La vierge ou la salope sont donc deux manières de voir, d'appréhender mais aussi de construire et de classer les femmes avec des valeurs notamment morales que chaque système socioculturel y accole. La liberté de « jouer » avec ces rôles reste très faible. Mais aux femmes de les utiliser en sachant ce que représente, recouvre et entraîne le choix qu'elles feront.

* Agrégée de l'Enseignement Secondaire Supérieur (ULg, juin 1980), Chris Paulis obtient un Certificat en analyse linguistique et statistique sur ordinateur (ULg, septembre 1980), mais également un Certificats en Sociologie et en Anthropologie de la Communication (ULg, 1989-1990). Séminaires d'Anthropologie sur la gestion des représentations, de la folie et des interactions collectives (symboliques de l'apparence), sous la direction de Marc Augé et Françoise Héritier-Augé, à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris, 1989-1990, 1990-1991). Chris Paulis obtient, en 1994, un Doctorat en Arts et Sciences de la Communication, orientation Anthropologie (ULg, PGD). Elle est actuellement -notamment- Maître de Conférences à l'Université de Liège, Premier assistant à l'Université de Liège, Chef de travaux, chercheur au Département des Sciences de la Communication.

⁵⁹ **GRAY J.** *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, J'ai Lu, (Bien Être), 1999.

LE PLAISIR ? UNE QUESTION POLITIQUE !

CONCLUSION

Carole GRANDJEAN, directrice de la FLCPF

Ces deux journées se voulaient le début d'un chemin qui tente de mettre ou de remettre en réflexion, voire en actions, la question du sens, du sens politique d'enjeux qui traversent le planning familial aujourd'hui.

Il s'agissait donc pendant quelques heures de décoller de la pratique, du travail de première ligne, des animations, des consultations, des accueils, qui sont le quotidien si riche et utile de beaucoup d'entre vous. Il s'agissait aussi de prendre du temps pour essayer de se doter ou de construire ensemble des grilles d'analyses communes et des perspectives.

Tentons de livrer une lecture subjective de ce qui a marqué ces deux jours et de relever ce que seront peut-être des jalons pour la suite.

Les interventions

Quelqu'un disait, « *moi, je suis venue pour entendre parler du plaisir, et on n'en a pas encore parlé depuis hier* » ... J'ai pourtant l'impression qu'on n'a parlé que de ça ! Mais en creux : le manque, les freins, les pièges, les illusions.... du plaisir ; l'aspiration au plaisir aussi.

Le plaisir, ou plutôt la quête de plaisir dont il a été question, concerne essentiellement, si pas exclusivement, celui des femmes.

La plupart des exposés en séance plénière ont mis en évidence à travers différents regards (historique, philosophique, psychologique, anthropologique, etc.) qu'il n'y pas d'égalité entre homme et femme en matière de plaisir.

Et ceci sans doute depuis la nuit des temps

Il a été rappelé que le mouvement du planning familial a pris son essor autour de mai 68, dans la foulée de la révolution sexuelle et culturelle. On avait à l'époque le désir de briser les carcans et de vivre librement sa sexualité, de rompre avec le modèle patriarcal de la famille, de lutter pour l'égalité entre femmes et hommes. Parfois dans la clandestinité, les militantes et militants d'alors se sont battus pour l'accès à la contraception et sa promotion, et pour le droit à l'avortement. Considérant qu'il s'agissait-là d'enjeux à la fois démocratiques et de santé publique.

Il a été rappelé aussi que des avancées certaines ont jalonné les années 70-95 :

- en matière d'accessibilité à la contraception,
- en matière de dépénalisation partielle de l'interruption volontaire de grossesse (on a fêté ses 15 ans l'année dernière),
- en matière d'institutionnalisation et de reconnaissance du secteur du planning familial.

Nos raisons de lutter auraient-elles disparu ? Non évidemment !

Mais le sens, la direction en semblent moins immédiats, moins évidents, moins urgents peut-être aussi ... et sans doute aussi moins simples à identifier et à formuler.

Et pourtant ! Force est de constater que le désir de faire table rase des règles et carcans des années soixante a fait place aujourd'hui à différentes tendances.

Comme par un retour de balancier, alors que les modèles de couples et de familles se diversifient publiquement, que des lois ont été prises en matière de contraception et d'interruption de grossesse, les pressions morales ou religieuses prônant un retour aux valeurs traditionnelles de la famille et de la vie affective et sexuelle se font à nouveau plus fortes. La vigilance s'impose assurément. Ces intégrismes font peur !

Il semble évident aussi que le marché influence nos représentations et comportements en matière de sexualité (depuis les images véhiculées par la pub, les émissions de télé-réalité, les séries télévisées, ... jusqu'à la pornographie sur le net).

La – soi-disant – liberté sexuelle s'y traduit sous des formes souvent codifiées, dans des relations hyper-sexualisées voire «déshumanisées», dans des rapports de domination ou de violence où priment les performances ou les qualités physiques.

« *Les repères sont brouillés* » entendait-on aussi lors de ces journées.

Si l'accès à la contraception et à l'IVG a grandement amélioré le sort des femmes, à vous entendre, il apparaît cependant vraiment qu'il est encore long le chemin pour parvenir à modifier en profondeur les représentations et les comportements en matière de sexualité, ceux des hommes comme ceux des femmes.

À ce propos, il me semble qu'on a beaucoup parlé de féminisme : j'ai crû entendre à travers plusieurs interventions que se disait l'envie d'un féminisme «universaliste» comme le nommait je pense, Nadia Geerts. Un féminisme qui n'est ni contre les hommes, ni revanchard, mais construit avec des hommes et des femmes qui ont la conviction que ce n'est qu'ensemble qu'ils pourront tenter de battre en brèche les inégalités de notre système toujours patriarcal (même si légalement des avancées sont réelles) et les inégalités en lien avec le capitalisme.

Les ateliers

Il est très difficile de rendre compte de ce qui s'est passé dans les ateliers. Leur richesse est davantage dans ce qu'on peut y vivre, y partager que dans une éventuelle tentative de transposition.

Je vais donc simplement essayer de vous livrer les idées essentielles qui en sont sorties, et quand il y a lieu les perspectives ou envies qui se dégagent.

1. La pornographie sur le net

Un constat fut partagé par tous les participants : le contact des jeunes – des enfants - avec la pornographie se fait de plus en plus jeune. Tous doivent faire face à des questions d'enfants de l'enseignement primaire.

La grosse difficulté que rencontrent les animateurs ou enseignants, est l'hétérogénéité des groupes : il y a toujours des enfants qui sont en avance sur les autres. Comment en répondant à une question d'un élève ne pas heurter les moins informés ?

Auparavant, il fallait faire une démarche volontaire pour avoir accès à la pornographie, actuellement elle s'impose.

Certaines suggestions et pistes de réflexion ont été émises.

Ainsi, il n'est pas opportun de concevoir du matériel pour accompagner la découverte de la pornographie par les jeunes et les aider à comprendre ce qui s'y montre. Cela poserait plus de difficulté qu'autre chose.

Il faudrait plutôt, en priorité, une éducation des adultes. En effet, les parents semblent démunis par rapport à l'intrusion d'Internet dans la vie de leurs enfants et ils ne savent pas quel type de réponse y apporter.

2. Les repères et les normes

Cet atelier s'est déroulé en deux temps : un travail en théâtre forum pour commencer et des aspects plus conceptuels et de débat ensuite.

Quelques constats s'imposent.

Pour faire correctement leur travail en matière d'éducation à la vie affective et sexuelle, et notamment travailler cette question des repères, les animateurs se plaignent que les missions du planning familial ne soient pas suffisamment claires et qu'ils manquent de temps.

Ils soulèvent l'importance de négocier avec les écoles pour ne pas se retrouver à devoir faire des animations spécifiques (sida, grossesse précoce, etc.) et souhaitent pouvoir véritablement amener dans l'école une approche globale de la vie affective et sexuelle dans laquelle la question des repères trouve sa place.

Ils insistent sur la nécessité de pouvoir nouer des collaborations ou des partenariats au sein de la FLCPF, avec d'autres fédérations et avec d'autres secteurs.

Le théâtre forum est une manière de travailler qui a été jugée vraiment très intéressante et interpellante !

3. Les masculinités

Les participants de cet atelier se sont offerts le luxe de parler librement et les hommes animant l'atelier se sont « dévoilés » devant les femmes présentes. Il en ressort qu'il y a bien des spécificités homme-femme mais aussi de nombreuses similitudes. Les résistances sont aussi bien du côté des hommes que de celui des femmes.

Les membres du groupe ont envie de poursuivre cette réflexion et invitent à prendre davantage en compte la présence masculine au sein des centres de planning familial ou d'autres structures sociales.

4. Le plaisir chez les femmes de plus de 50 ans

Nous devons déplorer le petit nombre de participants à cet atelier.

Cette thématique n'intéresse-t-elle personne ou n'intéresse-t-elle pas encore ? Est-ce que la question du plaisir des femmes de plus de 50 ans fait peur ? Est-ce un sujet tabou ou considéré comme peu important ?

Il convient sans doute de chercher de nouvelles manières d'aborder les bouleversements de la ménopause, pas uniquement par une approche médicale. Ces bouleversements s'accompagnent aussi souvent de nouvelles formes d'émancipation, par exemple le fait de se confronter au pouvoir médical.

Ceci dit, les quelques participantes ont fait part de leur intérêt pour une approche de la sexualité des femmes de plus de 50 ans dans les centres de planning familial.

5. Les nouveaux enjeux

Cet atelier a travaillé de manière communautaire sur base de dessins. Il en ressort une envie de se mettre ensemble, d'avoir une parole visible, d'être en mouvement.

Les enjeux pour les femmes tournent autour de l'appropriation de l'espace public, du manque de place visible des femmes qui doivent s'approprier leur image, doivent rester en mouvement pour ne pas rester figées dans une identité, dans une place qu'on leur donne.

6. Là où il y a de la gêne

Les participants ont travaillé la question des stéréotypes liés au genre grâce à une approche créative et en soulignant l'importance de ce type d'approche. Ils ont envie de continuer à s'interroger en sortant de l'urgence et de la pratique. Prendre le temps, c'est aussi du plaisir !

7. Sex toys

Des contradictions sont relevées quant à l'ambiguïté de ces objets qui sont à la fois liés au désir et à la consommation, au plaisir de l'individu et à son assujettissement, même si en conclusion cela peut permettre de développer son potentiel érotique.

Avant de conclure, il me tient à cœur de souligner la dimension artistique et culturelle de ces journées : le merveilleux moment - qui suivit l'exposé de Nadia Geerts - où la voix de Jean Ferrat emplissait la salle, l'exposition photos réalisées par le centre de planning familial du Cafrà, les émotions fortes suscitées par les 4 saynètes du théâtre forum, les dessins de Liza Boxus qui ont alimenté l'un des ateliers, les films projetés, le spectacle *Pénisphère* et celui de Sam Touzani.

Les combats du planning familial se sont faits en avançant par cercles concentriques se rapprochant au fur et à mesure de ce qui est le plus « central » mais donc aussi le plus difficile à nommer et à faire bouger : - d'abord, les combats des femmes pour l'accès à la contraception ; - ensuite, les combats pour le droit à l'avortement. Les femmes ont voulu non seulement prévenir leurs grossesses, mais choisir de les poursuivre ou pas.

Pour continuer dans cette voie et se rapprocher encore des enjeux centraux, politique et social, liés à la sexualité, notre intuition semble fondée... Pour avancer sur les objectifs d'égalité et de liberté de choix en matière de sexualité, **c'est la question du plaisir qu'il faut désormais mettre en avant**. C'est un enjeu central qu'il faut pouvoir nommer, expliquer, assumer.

Cette question du plaisir n'est pas une question futile, anodine, secondaire. Elle est importante ! Elle est révélatrice des rapports de pouvoir qui se jouent du niveau le plus intime de la relation d'amour, au niveau le plus large des rapports économiques et sociaux.

Je n'ai évidemment pas de recette... mais une conviction : si on considère effectivement qu'il s'agit là aujourd'hui, d'un enjeu central, il faut prendre et se donner le temps : - de se former, - d'avancer sur les pistes qui ont été proposées dans les ateliers, - de se parler, y compris avec d'autres organisations que celles du secteur du planning familial (mouvements de femmes, syndicats, etc.). Tout cela en gardant la fierté du travail accompli au quotidien.